23 MAI 1953

Illinois U Library
France

N° 397 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

MARIAGE D'AMOUR A LA COUR DE NORVÈGE

Si les rois n'épousent plus des bergères, il arrive que des princesses trouvent un mari hors du Gotha. Ainsi la princesse Ragnhild de Norvège vient d'épouser un armateur, M. Erling Lorentzen. Voici les nouveaux époux regagnant leur demeure en voiture après la cérémonie nuptiale.

DANS CE NUMÉRO

★

QUI EST GRUENTHER ?

★

LES PAYS-BAS INCONNUS

★

COMMENT E FAIT LE BEURRE PASTEURISÉ

LA SUISSE

pour le plaisir et la santé

LUGANO

LA STATION A LA MODE DE LA SUISSE ITALIENNE

Paysage féerique. Lac. Montagnes. Flore.

29-31 mai, Concours hippique frontalier Italie-Suisse ; 4, 11, 18, 25 juin, « Les Jeudis musicaux de Lugano » ; 18-19, 25-26 juillet, Saison d'opéra au Parc Municipal ; 1er-2 août, Fêtes vénitiennes à Lugano et à Campione ; 29-30 août, Cyclisme. Championnat du monde sur route.

Renseignements : Bureaux de voyages, Syndicat d'Initiative Lugano ou Office National Suisse du Tourisme, Paris, Boulevard des Capucines, 37

TARASP — Grand-Hôtel et Kurhaus Tarasp

(Scuol-Tarasp-Vulpera-les-Bains) — Basse Engadine, 1.250 m.

Hôtel Balnéaire de premier ordre permettant de combiner les effets de la haute altitude avec ceux des sources alpines. — Bains minéraux et installations de cure dans la maison. — Diète individuelle. — Dernier confort. — Grand parc, tennis, golf. — Ouvert : mai-septembre.

St-Moritz — KURHAUS et GRAND HOTEL DES BAINS

Maison de tout premier ordre pour vacances idéales. En communication directe avec l'établissement des bains. Diète et cuisine Bircher. Bains à l'eau carbogazeuse et de tourbe boueuse. Golf, Tennis, Pêche. Prix de pension : 20 à 30 francs suisses. Maisons affiliées : **Hôtel du Lac,** 200 lits. Pension depuis 19 francs. — **Hôtel Victoria** (garni), 150 lits, chambre depuis 6 francs.

CELERINA pr. St-Moritz — Hôtel Cresta Palace

Engadine

Maison de famille de premier ordre (200 lits). A 5 min. du Golf - Tennis. Grand parc. Centre idéal pour l'automobiliste. Garage privé. Pension à partir de fr. 19.- Dir. Géo Bisenz.

SILS-MARIA/Baselgia — Hôtel Margna

Venez chez nous en JUIN, quand la flore alpine est dans son plein épanouissement !

C'est au mois de juin que nous avons le plus de temps pour vous gâter. Vous recevrez nos meilleures chambres aux prix les plus favorables.

Téléphone 082-6.33.06 — Directeur Walter Scheel.

Flims — et sa plage alpestre au CAUMASEE

1.150 m. Grisons

Tranquillité, Sport, Repos. Hôtels, Pensions, Homes d'enfants de toutes catégories. Prospectus par l'Office du tourisme Flims (Grisons).

Oberland Bernois (Suisse)

Paradis de vacances

L'espace le plus limité sépare les villégiatures au bord du lac de Thoune et de Brienz des stations climatériques dans les montagnes.

400 hôtels avec plus de 20.000 lits ; 12 plages autour des lacs ; 16 chemins de fer de montagne, abonnement général. École de yachting et ski nautique. Piscines dans les stations de montagne. Routes alpines asphaltées. Promenades entretenues, loin du trafic. Sources minérales. Écoles d'alpinisme.

TENNIS — ÉQUITATION — AVIRON — PÊCHE — CASINOS ET AMUSEMENTS

Prix forfaitaires pour 7 jours comprenant : chambre, 3 repas, taxes et pourboires à partir de **fr. 10.000.**

Inf. et prosp. : Agences de voyages, l'Office National Suisse du Tourisme, 37, boulevard des Capucines, Paris (2e) et à Nice, ou l'Office du Tourisme de l'Oberland bernois, Interlaken, Suisse.

Adelboden — 1.400 m.

20 Hôtels, Pensionnats.

Prix forfaitaire par semaine 99 fr. suisses à 182.

Piscine, Tennis, Télésiège.

Pour les vacances.

Accessible en automobile. — Bureau de renseignements.

Grindelwald — 1.050m.

Le charmant village au pied des glaciers !

Accessible en auto, 22 kilomètres d'Interlaken. Point de départ pour la Jungfrau (3.454 mètres) et du Télésiège de First (2.168 mètres). Piscine, Tennis, Equitation, Alpinisme. Informations : Syndicat d'Initiative Grindelwald.

GSTAAD

La station élégante vous convie...

... à des vacances heureuses

Piscine, Tennis, Golf miniature, Alpinisme, Télésiège, Sports et divertissements.

Informations et prospectus : Syndicat d'Initiative Gstaad.

Wengen — à 1.330 m. au pied de la Jungfrau.

Bijou rare, recherché pour sa beauté et son calme !

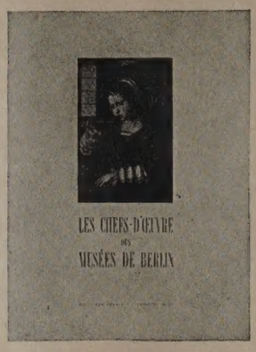
encore sans autos, mais à quinze minutes du prochain garage. Centre d'excursions. Promenades en forêt. Chemins de fer de montagne. Tennis. Ambiance. Piscine chauffée. Trente hôtels à prix raisonnables et soignés.

Information : Bureau du Tourisme, Wengen (Suisse).

IVA ZURICH.

NOTRE NOUVELLE COLLECTION

"Sélections d'Art"



LES CHEFS-D'ŒUVRE DES

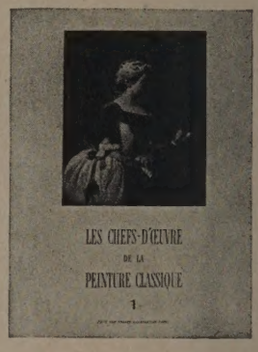
MUSÉES DE BERLIN

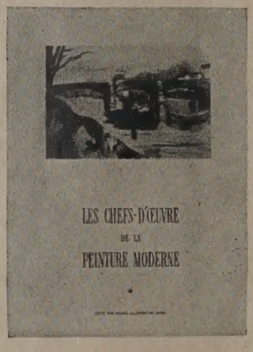
Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA

PEINTURE CLASSIQUE

Texte inédit de Waldemar George





CHEFS-D'ŒUVRE DE LA

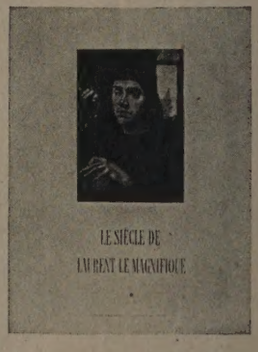
PEINTURE MODERNE

Texte inédit de Bernard Champigneulle

LE SIÈCLE DE

LAURENT LE MAGNIFIQUE

Texte de Marcel Brion



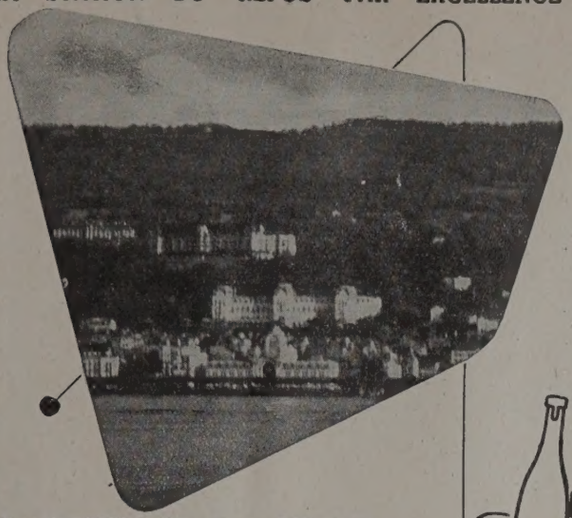
sont déjà parus

Chacun de ces albums, luxueusement présenté sous une couverture en couleurs, contient 18 planches en hors-texte

PRIX : 1.800 FR. - POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FR.

En vente à « France-Illustration » : 13, R. St-Georges - Paris IXe

LA STATION DU REPOS PAR EXCELLENCE



Hotel ROYAL, Cat. Luxe Tél. 400
Hôtel SPLENDIDE ★★★★ Tél. 485

Son Casino
Son Golf (18 trous)
Sa plage ultra-moderne
Ses Tennis
La douceur de sa campagne
L'immensité de son lac
La pureté de son air
La courtoisie de son accueil

Saison: 15 Mai - 25 Septembre

EVIAN
SOURCE CACHAT

NOVUM

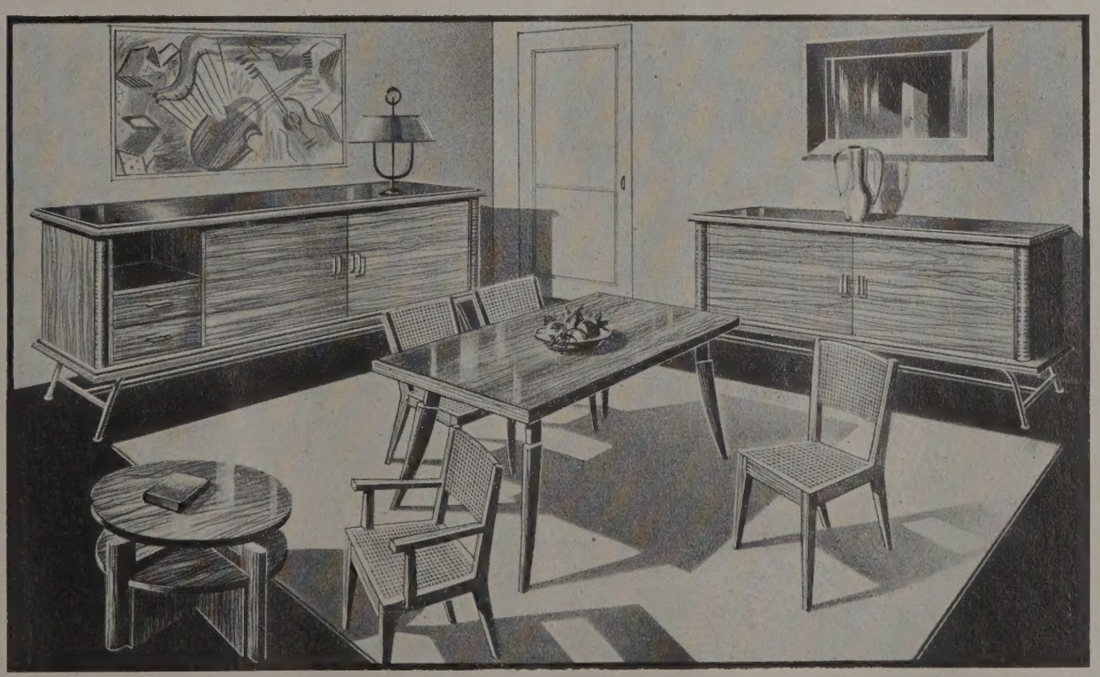
VERTE ou JAUNE

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE PARTOUT

Reine des Liqueurs

Un meuble de qualité s'achète chez Levitan



Choix important de meubles de style, copie d'ancien, et les plus belles créations modernes présentés dans nos magasins.

LARGES FACILITES DE PAIEMENT

CATALOGUE GRATUIT N° 87
sur demande

LEVITAN 63, BOULEVARD MAGENTA - PARIS 10e - (M° Gare de l'Est)

PUBLICIS 4-1160

la poudre
MADAME PEAU FINE
la sous-poudre
CREME DE CARON
le démaquillant
CREME DE CARON

CARON
10 PLACE VENDÔME

9 ANNÉE — NUMÉRO 397

23 MAI 1953

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

AU Q. G. DE ROCQUENCOURT GRUENTHER (à droite) SUCCÈDE A RIDGWAY

(LIRE A LA PAGE SUIVANTE L'ARTICLE DE PAUL MOUSSET)

Du nouveau chef de Shape on peut espérer une internationalisation réelle de l'organisation atlantique.

ANNONCÉ voilà plusieurs mois, aussitôt démenti en haut lieu, le remplacement du général Ridgway par le général Gruenther à la tête des armées atlantiques est effectif depuis le 12 mai dernier.

Le général Gruenther remplira donc les fonctions exercées, lors de la création du S.H.A.P.E., par le général Eisenhower, dont il était alors l'adjoint. Le général Ridgway, lui, va rentrer en Amérique assumer la charge de chef d'état-major des forces terrestres. Il succédera au général Lawton Collins, admis à faire valoir ses droits à la retraite, en même temps que les généraux Omar Bradley, Hoydt Vandenberg et l'amiral Fechteler. « Opération de rajeunissement », dit-on à Washington, où l'on commente de façon généralement favorable la nomination du général Nathan Twinning comme chef d'état-major de l'aviation, celle de l'amiral Carney comme chef d'état-major de la marine, celle, enfin, de l'amiral Radford comme chef de l'état-major interarmes.

A quel mobile profond répond ce mouvement ? Explications diverses. Le choix fait par le président Eisenhower de l'amiral Radford, jusqu'ici commandant de la 7e flotte en Asie, qu'on sait partisan d'un blocus de la Chine et qui pesa sur la décision gouvernementale de déneutraliser Formose, est interprété par certains comme un avertissement aux communistes d'Extrême-Orient. Pour beaucoup, Radford est un nouveau Mac Arthur dont la personnalité s'oppose avec force à celle du général Bradley, apôtre d'une manière d' « immobilisme » en Asie. D'où une seconde explication, plausible, du remaniement du 12 mai : il représenterait un compromis entre une tendance jugée extrémiste (Mac Arthur, Mac Carthy, etc.) et la tendance strictement républicaine que défend le président Eisenhower. Quoi qu'il en soit, il convient de le noter : l'équipe sur laquelle s'appuie désormais le président des Etats-Unis peut être considérée, dans la proportion de quatre hommes sur cinq, comme entièrement acquise à ses vues.

A PEINE connue, la nomination du général Gruenther a reçu le meilleur accueil. Né à Platte Center (Nebraska) le 3 mars 1899, le général Alfred M. Gruenther fut un des plus brillants élèves de West Point. Mathématicien éminent, diplômé de l'Ecole d'artillerie de campagne, de l'Ecole de guerre chimique, de l'Ecole d'état-major et de l'Ecole supérieure de guerre, il a, depuis 1941, commandé en chef la 3e armée, participé aux campagnes d'Afrique du Nord et d'Italie et servi comme chef d'état-major sous les ordres d'Eisenhower et de Mark Clark, avant de devenir, en 1949, chef d'état-major adjoint des plans d'opérations au Q. G. de l'Armée, à Washington, et d'être enfin nommé, en 1951, chef d'état-major de S.H.A.P.E.

De taille moyenne, les yeux bleus, tout en front, il respire l'intelligence et fait preuve de qualités « civiles » et d'un sens diplomatique plus que partout indispensables à S.H.A.P.E., où se heurtent parfois les intérêts (ou les susceptibilités) de quatorze pays aux traditions souvent dissemblables. Lors d'une conférence de presse, le 13 mai, il s'est dit étonné du très grand honneur que lui faisait le président des Etats-Unis en le nommant au plus haut commandement de l'époque actuelle. Il a aussi défini les problèmes aujourd'hui les plus importants : le développement de l'aviation, la logistique. Enfin, en laissant entendre qu'il ne revendiquerait point le titre de commandant en chef des troupes américaines en Europe, il a sans doute voulu marquer (initiative applaudie) son vœu d'internationaliser vraiment le Q. G. atlantique.

CELUI-CI vient de traverser une crise. Un esprit aussi subtil que celui du général Gruenther l'a compris. Nulle action ne peut être menée à bien sans une coordination des efforts de tous les membres de l'O.T.A.N. Encore est-il souhaitable qu'aucune des nations du pacte atlantique n'ait l'impression de voir ses suggestions traitées à la légère.

Depuis son arrivée à Rocquencourt, le général Gruenther a fui toute publicité personnelle. Sa haute valeur n'en est pas moins reconnue de tous. Nul de ceux qui l'ont approché ne doute que, sous sa direction habile, les frictions qui ont pu survenir ne s'effacent, qu'une organisation européenne harmonieuse ne devienne une réalité...

PAUL MOUSSET.

DEVANT 100.000 BERBÈRES

LE **MARÉCHAL JUIN** REMET LA PLAQUE DE GRAND OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR AU **GÉNÉRAL GUILLAUME**

D'ITALIE AU DANUBE, PUIS EN INDOCHINE, le 1er tabor s'est couvert de gloire. Le maréchal décore son drapeau, tenu par le capitaine Berbeguer.

PARMI LES NOUVEAUX COMMANDEURS à qui l'ancien résident général remet la cravate, le commandant Lyautey.

QUELQUES IMAGES DU VOYAGE AU MAROC DU MARÉCHAL JUIN

M. BERGASSE, MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS, a été reçu par le sultan en présence du général Guillaume qui lui a décerné le titre de goumier d'honneur. Le ministre est vivement félicité par ses amis.

ENTRE LONDRES ET WASHINGTON

EN appuyant aux Communes la suggestion de M. Churchill relative à une « Conférence des Grands », M. Attlee (photographie du haut) s'était permis quelques appréciations sévères sur la politique extérieure des U. S. A. Son affirmation que certains Américains ne souhaitaient pas la fin des hostilités en Corée ont provoqué de vives réactions à Washington. Le sénateur Mac Carthy (ci-dessous), qu'il avait mis en cause, a évoqué l'image du major Attlee passant en revue, poing levé, les troupes communistes lors de la guerre civile espagnole. Le leader travailliste s'est défendu d'avoir prononcé un discours antiaméricain et d'avoir mis en cause le général Eisenhower. Celui-ci, en réponse aux propositions de M. Churchill, a confirmé la position des U. S. A. : à savoir qu'une réunion des « Grands » restait subordonnée à des actes tangibles de bonne volonté de la part des Soviets.

PIÉTINEMENTS A PAN MUN JOM

L'ENTRAIN avec lequel le général Harrison saute de son hélicoptère est-il de bon augure ? A Pan Mun Jom surgissent des obstacles toujours nouveaux. A qui sera confiée la surveillance des prisonniers chinois refusant de rentrer dans leur pays ? Les Nord-Coréens seront-ils soumis au même régime ? Autant de questions dont la solution est toujours en suspens.

LES DÉPLACEMENTS DIPLOMATIQUES DE M. ADENAUER

AUX QUATR

LE chancelier Adenauer indique-t-il au président René Mayer la voie de la définitive réconciliation ? A l'occasion de la réunion à Paris des ministres des Affaires étrangères des six pays participant à la Communauté du charbon et de l'acier, on a beaucoup parlé de la Sarre. Les six ministres devaient étudier le projet de Communauté politique européenne récemment élaboré à Strasbourg par l'Assemblée préconstituante. En fait, tout progrès sur ce terrain est plus ou moins lié à un accord franco-allemand sur l'épineuse question sarroise. « Je suis convaincu que les progrès de la construction d'une Europe unie nous aideront à résoudre le problème sarrois. Dans tous les cas, je crois que la solution a été considérablement rapprochée par nos conversations avec les ministres français », a déclaré M. Adenauer. Cet optimisme ne semble malheureusement pas entièrement justifié.

En quittant Paris, l'homme d'Etat allemand s'est rendu à Londres. Ses entretiens avec sir Winston Churchill paraissent avoir eu pour but essentiel d'obtenir des assurances sur le compte qui serait tenu des intérêts de la République fédérale dans le cas où se réunirait la conférence des « Grands » préconisée par le Premier britannique.

UNE GRÈVE INDÉSIRABLE

LA grève des usines Renault terminée, le gouvernement s'est efforcé de mettre un terme au regrettable conflit qui, depuis fin avril, dressait les officiers de la marine marchande contre l'armement. Les officiers réclamaient le retour au régime des 40 heures appliqué en 1938 et une augmentation de leurs congés. Les armateurs arguaient qu'accepter ces revendications aboutirait à mettre notre marine marchande dans l'impossibilité de concurrencer sur les mers les pavillons étrangers. Décidée au Havre par une minorité d'officiers en dépit des efforts de conciliation du secrétaire d'Etat intéressé, cette grève indésirable avait peu à peu paralysé le trafic de la plupart des ports de commerce et provoqué le désarmement de nos meilleures unités. M. René Mayer ayant décidé d'arbitrer le conflit, l'activité a repris dans la plupart des ports marchands, plus tardivement au Havre, où le mouvement de grève s'était déclenché.

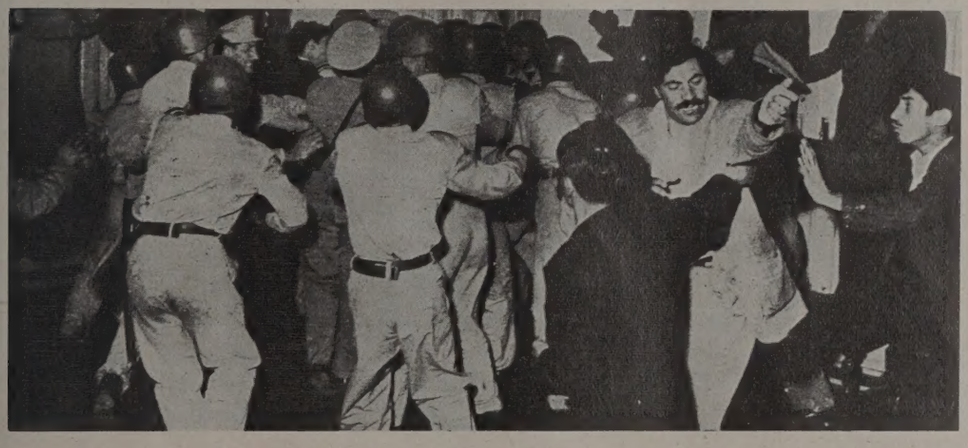
COINS DU MONDE

Mgr FELTIN ENCOURAGE LA CONSTRUCTION

LE Mouvement d'aide au logement a entrepris l'édification à Choisy-le-Roi d'un nouveau groupe d'immeubles. Le cardinal archevêque de Paris en a posé la première pierre en présence du pasteur Boegner et de M. Pierre Courant, ministre de la Reconstruction.

LE JOCKEY FRANCOLON NOUS REVIENT

SEPT ans après une chute qui l'avait laissé paralysé, et après un traitement de six mois aux États-Unis, Francolon a retrouvé l'usage de ses jambes. Seul un pied plâtré après une chute dans un escalier l'a contraint, à sa descente d'avion, de recourir aux bras de ses amis.



LE PARLEMENT IRANIEN SIÈGE...

LES séances du Parlement iranien (ci-dessus) sont toujours aussi tumultueuses. Récemment encore, une contestation surgie à propos d'une élection partielle déclencha dans la salle des séances une bagarre entre les amis du docteur Mossadegh et ceux du docteur Baghaï. Le public intervint, et le service d'ordre dut finalement faire évacuer l'hémicycle, où les partisans du premier ministre, restés maîtres du terrain, avaient organisé un meeting.

DU LAOS AU DELTA

CEPENDANT qu'autour des camps retranchés du Laos nos patrouilles sondent un ennemi qui a retiré le gros de ses forces, les combats s'intensifient dans le delta. Ici, les problèmes sont politiques autant que militaires, et les Groupes administratifs mobiles opérationnels, formés d'officiers, d'administrateurs et de médecins vietnamiens, jouent un rôle essentiel. Cinq de ces groupes viennent de prêter serment à Hanoï (ci-dessous).

PROPOS DU SCEPTIQUE

S'AGIT-IL d'histoire ancienne ou moderne ? Ce détail nous échappe. Il a, en tout cas, existé quelque part en Orient une nation où le sens de l'organisation était si développé que les voleurs même étaient tenus de se constituer en association officielle et reconnue, dirions-nous, d'utilité publique.

Cette législation n'avait pas pour seul mérite de consacrer, de manière implicite mais avec éclat, le droit à la vie de toute une catégorie sociale victime de préjugés séculaires. Elle comportait aussi un certain nombre d'avantages pratiques. Elle permettait d'abord d'exercer un contrôle moral et professionnel sur une corporation minée, de nos jours, par le travail noir et l'amateurisme. Elle transformait ensuite en collaboration courtoise la traditionnelle et féroce opposition de la gendarmerie. Elle ouvrait, d'autre part, au fisc un champ d'activité qui lui est généralement interdit. Elle substituait, enfin, à l'exploitation empirique et désordonnée de la « clientèle » un système rationnel de prélèvements, qui, au bout du compte, garantissait voleurs et volés contre les aléas habituels de leur condition : irrégularité des ressources pour les uns, danger de ruine totale pour les autres.

Nos mœurs et nos lois évoluent avec une telle lenteur que le bénéfice d'une pareille combinaison nous sera sans doute longtemps refusé. Une lueur d'espoir cependant apparaît dans le ciel d'Italie. Les mendiants de Milan, nous apprend-on en effet, viennent de fonder un syndicat. Celui-ci, ajoute-t-on, « se propose de demander à la municipalité de munir tous ses membres d'une licence, de limiter le nombre des mendiants autorisés, compte tenu de l'importance de la population, et de fixer pour chacun d'eux le secteur où devra s'exercer son activité ».

Cette tentative de planification s'inspire d'excellents principes, voire d'illustres exemples, la mendicité, nous ne le savons que trop, étant devenue une sorte d'institution nationale et même internationale. Et c'est pourquoi nous parlons d'espoir. Mais le syndicat milanais porte la marque terrible de notre époque. Fondé sur la paperasse, la statistique et l'arbitraire, il tend déjà à la revendication. Ah ! s'il se bornait, comme d'aucuns l'ont suggéré, à policer ses adhérents, à affiner, par des cours de perfectionnement ou des leçons de maintien, leur charme naturel, à financer au besoin leurs congés payés... On pressent, malheureusement, un tout autre avenir. Les gens de la « cloche » exigent aujourd'hui que s'achève par eux la « mise en carte » de l'humanité. Il exigeront demain le *minimaumône* vital. Et ce siècle à peine quinquagénaire aura bouclé la boucle de l'absurdité.

AGONIE DE LA MURAILLE

PAR GEORGES DUHAMEL,

de l'Académie française.

Les hommes qui ont parcouru la France au début du siècle et qui ont encore des raisons de la visiter aujourd'hui, en suivant les routes et sans trop de hâte, ne peuvent pas ne pas être frappés par un phénomène qui a des raisons en même temps temporelles et morales, des raisons dont les unes sont industrielles et économiques, les autres sociales et, en quelque sorte, prémonitoires ; je veux parler de la déchéance de la muraille, considérée comme un instrument de séparation, comme une affirmation, aussi, de la propriété individuelle.

Autrefois, le promeneur devait, pendant plusieurs kilomètres, suivre de hautes murailles qui enfermaient un parc, un vignoble, un grand jardin. De place en place, des portes s'ouvraient qui n'étaient pas toujours à claire-voie. Parfois, la muraille était interrompue pour permettre aux gens de l'intérieur d'apercevoir un paysage renommé ; elle se trouvait alors remplacée par un autre obstacle, par un fossé profond, ou saut de loup. On connaît, dans le parc du Grand Trianon, à Versailles, un fameux chemin qui offre de telles surprises et s'appelle, à cause de cela, allée des Ha ! Ha ! Le mur était souvent protégé par des tuiles faîtières. Il n'était pourtant pas à l'épreuve du temps. Il montrait des brèches qui se trouvaient quelquefois aveuglées, le plus souvent réparées. Ainsi la muraille s'affirmait comme le symbole d'un régime social. Il arrivait qu'en souvenir des temps anciens des propriétaires fantaisistes fissent couronner leurs murailles de créneaux. On voyait même, ici et là, des meurtrières qu'envahissaient bientôt les mousses et les avoines folles. Les petits propriétaires n'étaient pas moins ardents à confirmer leurs droits. Ils s'enfermaient dans des murailles dont la crête était défendue par des tessons de bouteilles ou des morceaux de ferraille. Ainsi les Français déclaraient, non sans innocence, leur ferveur individualiste.

Les deux premières guerres mondiales, pendant lesquelles notre pays a servi de champ de bataille, ont porté des coups très durs au prestige des murailles. On a dû les percer pour mettre en position les instruments de combat. Elles ont été endommagées ou rasées par les bombardements. Celles qui n'ont pas été touchées par la bataille ont été plus ou moins abandonnées, faute de matériaux et de main-d'œuvre. Elles ont été la proie des gelées destructrices, des végétations parasites, des animaux, de la pluie, du soleil et des vents. Les murailles de pierre sèche — on en trouve encore — ont, somme toute, mieux résisté que les murailles maçonnées, que les murailles dont les pierres sont liées au mortier.

Et nous touchons ici à l'une des misères du siècle, c'est-à-dire à la médiocrité des matériaux modernes. J'ai vu des murailles romaines, en Europe et en Afrique ; ce sont de très vieux témoignages d'une civilisation qui entendait bien durer par ses œuvres, par ses monuments. Les pierres étaient unies au moyen d'un béton renommé : le bon béton romain. Depuis deux mille ans et plus, les constructions ainsi faites demeurent, pour nous inspirer, dirait-on, de la confusion et même de la honte.

L'homme qui possède, aujourd'hui, un lopin de terre qu'il ne songe pas à enclore sérieusement, mais qu'il lui faut soutenir quand même parce que ce bout de terre est en pente et formé de plusieurs terrasses, l'homme qui aime ce petit bien, et qui l'entretient de son mieux, doit, chaque année, appeler les maçons et faire relever un morceau de muraille. A peine posé, le ciment s'effrite et se délite. Je comprends que, de guerre lasse, les Français de 1953 abandonnent à leur sort les murailles de clôture : aujourd'hui de telles murailles représentent un luxe presque absurde et que très peu de personnes peuvent s'offrir, à cause des incessantes réparations. Mais la muraille destinée à empêcher la terre cultivable de s'enfuir, cette muraille n'est pas un luxe : elle est un soutien très nécessaire.

Le ciment pose aujourd'hui, pour tous les peuples industrialisés à outrance, les redoutables problèmes de la qualité, de la durée et des réparations. Ces problèmes intéressent non seulement l'art de la bâtisse, mais aussi l'industrie du vêtement, celle de la chaussure, celle des objets dits ménagers, en somme toute la structure temporelle de notre civilisation, de cette civilisation dont nous sommes si fiers et qui nous apparaît aujourd'hui si vulnérable.

On a remplacé par le ciment, « armé » le plus souvent, presque tous les matériaux connus depuis le début du monde : la pierre et le bois, notamment. Les gens qui veulent absolument marquer les limites de leur bien sont désormais forcés de recourir au grillage et aux poteaux de ciment. Quoi de moins solide et de moins durable qu'un poteau de ciment ? On aperçoit, tout au long des sentiers, dans nos provinces, ces poteaux de ciment vingt fois fracturés, qui tombent en esquilles, et que leur armature rouillée ne soutient plus que misérablement. Un portail comme on en voit aux fermes les plus humbles, un portail fait en pierre de taille non gélive, dure deux ou trois siècles, alors qu'un portail de ciment moderne s'écaille dès la deuxième ou troisième année, pour, finalement, se renverser au moindre choc. Telle est la philosophie du temps ; c'est la philosophie du provisoire. La plupart des objets ménagers sont comme les pièces de nos machines : ces objets se brisent très vite et, quand on veut les remplacer, les spécialistes déclarent que de tels objets ne se fabriquent plus et qu'il faut remplacer tout l'ensemble.

Il me souvient d'une halte méditative que je fis, naguère, au musée des tapisseries d'Angers. Il y avait là des ouvrages du XIVe siècle, des pièces admirables, en vérité. Certaines ayant souffert des hommes encore plus que du temps, il avait fallu les ravauder. Les réparations opérées au XIXe siècle sont déjà toutes décolorées. Les teintes du XIVe siècle sont là, bien vivantes, pour humilier l'époque de la camelote. J'ai, depuis longtemps, mis mes compatriotes en garde contre la coutume américaine : quand une chaussette se trouve percée, en Amérique, le porteur l'enlève, la jette et la remplace par une chaussette neuve. Chez nous, en France, heureusement, on sait encore repriser une chaussette qui en vaut la peine.

Mais je m'égare ! La déchéance des murailles de clôture me semble annoncer le déclin de la propriété individuelle. Les collectivités qui gèrent maintenant les biens que les individus ne peuvent pas entretenir n'éprouvent plus les effets de l'amour, ni surtout de l'esprit de sacrifice. Je connais un beau et illustre château qu'un bombardement a mutilé, en 1944. Il ne sera jamais réparé : il n'est pas classé ! Le serait-il que l'Etat est impuissant à relever les ruines dont il a la charge.

Je ne plaide pas, ici, en faveur d'une cause perdue : celle de la muraille de clôture. Je crois que son temps est fini. La propriété individuelle va peut-être disparaître. Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas nous opposer à la marche du monde. Mais je ne me lasserai jamais de célébrer, envers et contre tout, l'amour du travail bien fait, de l'œuvre solide et durable, des matériaux éprouvés qui diront quelque chose de nous aux hommes des siècles à venir, si nous l'avons mérité.

LES PAYS-BAS :

Un des pays d'Europe les plus mal connus.

Près d'Arnhem, dans un parc de 360 hectares, ont été reconstruits pierre par pierre les monuments historiques dont les Pays-Bas sont riches.

« Dieu a créé le monde, l'homme a créé la Hollande. »

AMSTERDAM, Rotterdam, La Haye, Utrecht sont à moins d'une heure et demie de Paris par avion, à sept ou huit heures par chemin de fer ou par route. Elles figurent parmi les plus belles villes d'Europe. Combien de Français les connaissent ?

Beaucoup souhaiteraient de s'y rendre, s'il n'était question que de sympathie. L'amitié à l'égard de nos voisins néerlandais est réelle. On l'a vue se manifester lors de la catastrophe qui a dévasté une partie des Pays-Bas en février dernier. Qu'est-il advenu depuis ? On pourrait croire que c'était pour répondre à cette question que l'Office néerlandais du tourisme avait convié dix journalistes français à visiter le pays. Nous l'avons nous-mêmes pensé à l'origine. C'était une erreur complète.

Se pencher sur le passé, s'y complaire, le regretter, voire l'exploiter, tout cela va à l'encontre d'un tempérament positif, énergique, constamment tendu vers l'action et qui y trouve les fondements de sa morale, de sa vie. C'est, au fond, le secret de l'unité néerlandaise. Cette unité, on ne la conteste guère à l'étranger, d'ailleurs. N'est-elle pas parfaitement représentée par une reine qui est, en même temps qu'une très grande dame, la première bourgeoise d'un pays où la bourgeoisie a su conserver ses vertus ?

La grande digue qui ferme le Zuyderzée, construite en 5 ans, a une base de 300 mètres.

Si l'on ne se trompe pas dans ce jugement, on commet en revanche maintes confusions en France à propos des Pays-Bas. Et d'abord, on les appelle la Hollande, ce qui est prendre la partie pour le tout, comme lorsqu'on parle de l'Angleterre pour désigner la Grande-Bretagne. Péché véniel sans doute puisque la Hollande, comme l'Angleterre à l'égard de la Grande-Bretagne, est le « morceau de roi » de l'ensemble néerlandais. Et je m'excuse de rappeler ce fait, que beaucoup de mes lecteurs n'ignorent point. Mais d'une négligence assez répandue résultent certaines difficultés à comprendre les Pays-Bas et, notamment, qu'ils sont d'un charme très divers, que chacune de leurs régions, de leurs villes possède ses particularités, son mode de vie, son art, son folklore propres. Ce que voulait précisément nous montrer l'Office du tourisme. Ce but a été atteint au delà de nos espoirs. Et un peu à notre confusion. Car la plupart d'entre nous avaient traversé « la Hollande » à plusieurs reprises, et si la merveilleuse promenade sur les canaux d'Amsterdam, ou dans le port de Rotterdam, ou la visite de la pittoresque petite

Le village de Volendam a conservé ses costumes traditionnels, extrêmement pittoresques.

ville de Volendam et de l'île Marken nous apportaient seulement le plaisir de retrouver intactes de belles images déjà vues, combien de vraies découvertes avons-nous pu faire !

Il est très vrai que l'on peut en faire en France aussi, et dans les endroits que l'on suppose les moins riches. Il suffit de s'intéresser à une région, à une simple localité de province, à une rue, de les regarder à la loupe pour y trouver un foisonnement de détails qui échappent au passant distrait. Mais c'est là œuvre de contemplatif, et il faut bien avouer que nous le sommes en général très peu aujourd'hui. Ce que cherche l'homme moderne, c'est un dépaysement moins ardu, qui l'entraîne loin de son existence, de ses préoccupations quotidiennes. Des vacances, en somme. Nous venons d'en passer d'excellentes aux Pays-Bas.

On nous dira : comment en eût-il été autrement ? Vous étiez les invités de qui l'on attend qu'ils fassent dans leurs journaux de bonne propagande qui rapportera de bonnes devises au gouvernement ami et, simultanément, de bonnes recettes aux hôteliers néerlandais. On vous a donc soignés comme il le fallait et vous nous rapportez des impressions fatalement partiales. Ce qui comporte à coup sûr un brin de vérité. Mais que l'on s'efforce à dépasser le point de vue étroit de la compétition touristique et l'on fait des trouvailles qui méritent attention.

LES Pays-Bas avaient en 1933 une population de 7.200.000 habitants vivant sur 34. 000 kilomètres carrés, soit le seizième du territoire français. En 1953 les Néerlandais se comptent 10.500.000. La guerre a fait chez eux des dégâts considérables, que l'on a tendance à oublier parce qu'ils sont déjà en bonne partie réparés. Elle a eu une autre conséquence indirecte, encore beaucoup plus grave : elle a préparé la perte des Indes néerlandaises, qui étaient un des piliers de la prospérité des Pays-Bas. Ceux-ci ne doivent pas seulement à la forte prédominance de l'agriculture dans leur vie économique et à la rareté relative des industries l'absence quasi totale des hideuses banlieues qui déshonorent Paris, Londres et presque toutes les grandes villes européennes. Ils en ont été sauvés aussi par un sens profond de la dignité humaine, par une attirance instinctive vers la propreté, le confort, par l'amour des fleurs, par le besoin d'embellir un cadre de vie qu'ils ont choisi et créé de leurs mains. Et, enfin, ils ont eu pour aider à transformer les abords de leurs villes en jardins les fonctionnaires retour des Indes.

Est-ce à dire qu'ils mettaient leurs territoires d'outre-mer en coupe réglée ? La réponse est facile : il n'est que d'interroger les voyageurs, de quelque nationalité qu'ils soient, revenant d'Indonésie pour mesurer la perte que la population de ce pays a subie depuis le départ des fonctionnaires néerlandais. Ceux-ci faisaient leur métier. Ils recevaient de larges traitements correspondant à leurs responsabilités. Ils vivaient là-bas sans faste excessif. Quand ils revenaient, ils faisaient construire, à la porte de leurs villes natales, la maison pour laquelle ils avaient travaillé et économisé. Le résultat mérite d'être vu.

MAIS voilà une autre confusion. La tristesse des Pays-Bas est, en quelque sorte, un axiome. On peut vanter la propreté, l'amour du travail, l'esprit d'organisation et d'entreprise néerlandais si l'on accorde à l'interlocuteur que ces qualités s'accompagnent d'une certaine froideur, d'un manque de fantaisie, d'un peu d'égoïsme et d'une bonne dose de puritanisme. Si l'on se refuse à ces concessions, si tout au moins on prétend qu'il faut en rabattre, le meilleur et dernier argument consiste, je pense, à recommander d'aller y voir sur place. Le « télé-jugement » est généralement sommaire et faux. Les Néerlandais ne sont pas moroses. Ils n'ont pas lieu de l'être parce qu'ils ne s'encombrent pas de réflexions pessimistes, parce qu'ils vivent dans un présent chargé d'action, de projets d'avenir qui, pour être parfois énormes et d'une audace fantastique, restent toujours réalisables. Ce qui n'est pas à la mesure des moyens humains n'intéresse pas. La critique pour la critique, que révèrent les Français, n'est pas admise. On travaille. Quand on a bien travaillé, on est content.

Cela nous paraît un peu simple, il faut l'avouer. L'arrière-plan métaphysique, poétique, est faible. Les Néerlandais ne se posent pas

Giethoorn est un village uniquement desservi par des canaux. On va à l'église en barque, et c'est en barque que le boulanger, le boucher livrent leurs marchandises. La population de cette localité, qui est au reste d'origine vénitienne, a conquis peu à peu, au prix d'efforts acharnés, le terrain sur le marais. Elle est aujourd'hui relativement prospère et tient jalousement à ses coutumes.

énormément de questions inutiles... A certains égards, c'est cela le repos et la bonne conscience. Si c'est irritant à la longue? Nous n'en pouvons rien savoir. Mais l'hôtelier, le restaurateur, l'agent de l'Office du tourisme, le préposé du service routier chargé de dépanner sur les routes les automobiles en mauvaise posture, qui ne pensent qu'à faire leur métier en assurant votre confort et en vous libérant de tous soucis, qui ne tentent pas de vous exploiter au maximum, mais cherchent seulement le juste paiement de leurs services (quand ils n'entrent pas dans la catégorie des services gratuits), tout cela est fort agréable, sympathique et n'est pas du domaine de la légende ou de la propagande.

Les Néerlandais sont réalistes. La guerre, avec ses suites, leur a coûté terriblement cher. L'incompréhension des Américains n'a pas peu joué dans la perte des Indes. L'accroissement considérable de la population, ajoutant ses effets à ceux résultant de la disparition de l'empire, mettait les Pays-Bas devant un problème d'une gravité exceptionnelle et telle qu'il n'eût pas été surprenant que le désespoir s'emparât de leur peuple. Celui-ci a fait face au contraire à tous les défis que lui présentait le moment le plus dramatique de son histoire. Avec une volonté, une ténacité, un courage absolument extraordinaires. Nous nous étonnions d'entendre si peu parler du désastre de février dernier, qui se chiffre par des dizaines de milliards de francs. On ne tient pas à le commenter, sinon pour remercier les pays qui sont venus en aide. C'est déjà du passé. On achève à peine de colmater les brèches des digues que l'on pense à d'autres digues à construire, à d'autres terrains à récupérer sur la mer, aux polders à créer, aux moyens concrets de reclasser les populations... des villes et villages maritimes soudain comme « noyés » dans les terres et condamnés. On ne songe pas à battre la mer comme Xerxès, pour la punir avec emphase... et inutilité de ses débordements. On n'estime pas davantage devoir s'en prendre aux Américains à propos des Indes. On joue avec le jeu que l'on a dans les mains, sérieusement, en regardant l'avenir.

On photographie difficilement les enfants de Staphorst. La photo, dit-on, porte malheur.

VA-T-ON reprocher aux Néerlandais leurs prix ? Ce sont, avec les autrichiens et les espagnols, les plus bas d'Europe. Les commerçants et industriels français objecteront qu'ils paient des impôts plus lourds. Ce qui est probablement vrai. Le litre d'essence coûte 37 francs au cours légal du change. Les hôtels, pour un confort remarquable et un service d'une discrétion et d'une politesse rares, pratiquent des prix presque moitié moindres que ceux de nos régions les plus favorisées...

On ne choisit pas, dira-t-on, son lieu de vacances uniquement en fonction des prix qui s'y pratiquent. Mais les Pays-Bas ne sauraient se résumer dans les splendides musées d'Amsterdam, de La Haye, d'Utrecht, d'Arnhem, perle de la Hollande, et de nombre d'autres villes, petites ou grandes, où l'on va admirer les collections des maîtres flamands et hollandais. Il existe, à la vérité, quantité de régions inconnues ou mal connues, comme la Frise, la région de Zwolle, celle des anciennes villes hanséatiques, celle de Helmond, dont le nom (la Bouche de l'enfer) ne révèle pas les réels attraits. Le parc immense que constitue la Veluwe mérite bien son nom de paradis de vacances. Plus au nord, on trouve l'étrange village de Staphorst, où s'est implantée depuis des siècles une communauté d'origine suisse qui a conservé de curieux vêtements : casque d'or ou d'argent pour les femmes, bijoux d'or ou d'argent aussi pour les hommes, fichus, bonnets, robes et vestons ornés...

Il y aurait beaucoup d'autres choses à citer. Mais surtout un conseil à donner : n'oubliez pas les Pays-Bas dans vos programmes de vacances.

René TANGUY.

Aimez-vous le hareng cru? Alors, mangez-le ainsi, comme il se doit.

LE BUSTE DU GRAND HOMME DU PAYS Boucicaut, règne sur le centre de Bellême. Sou cette porte **(ci-dessus)** Saint Louis entra dan la ville. Pourquoi faut-il qu'un édicule la déshonore Franchie la voûte, le toit en pente d'une très bell église surgit au-dessus d'une paisible place

VISITE A BELLÊME, JOYAU DE LA BASSE-NORMANDIE...

...ET AU CHÂTEAU QUE SE DISPUTENT LE

QU'ON me taxe d'ignorance, je battrai ma coulpe. Mais combien d'érudits, questionnés à brûle-pourpoint, sauraient définir un *oribus* ? Bref, l'autre jour, dans le Perche, à quelque 150 kilomètres de Paris, ma voiture presque d'elle-même s'arrêta (d'étonnement, je présume) non loin de l'église de Nocé. Sur le crépi d'une vieille demeure de grandes lettres noires proclamaient, en effet : *Hôtel de l'Oribus*.

L'oribus ? Soupçonnant une méprise, j'interrogeai un homme au visage courtois, serrant contre sa poitrine des plants de fleurs. Qu'était un oribus ? Il me dit et m'affirma le mot français. La certitude ne m'en accabla pourtant qu'après avoir, de retour à Paris, ouvert le tome V du Grand Larousse. Oribus s'y trouvait : *Chandelles de résine que l'on plaçait sous le manteau de la cheminée dans certaines provinces*. Familier : *Poudre d'oribus, remède sans vertu*. Larousse, soit. Mais Littré ? Eh bien, Littré donnait raison à Larousse, ajoutait à titre d'exemple historique : *Gargantua jouait à la barbe d'oribus* (*Rab.* I. 22) et précisait entre parenthèses : *(Le Duchat pense que c'est une espèce de colin-maillard)*.

... Cette contrée, décidément, se révélait fertile en merveilles. De Paris à Nogent-le-Rotrou, l'impression de bonheur que donnait la campagne n'avait cessé de s'accroître. Par chance, le ciel était d'une éblouissante pureté. Si les arbres fruitiers commençaient à perdre leurs fleurs, la grasse verdure de prés et de pâturages rappelait que quelques semaines encore nous séparaient de la fin du printemps. Puis, à partir de Nogent-le-Rotrou, le paysage changea. Des vallons, des coteaux succédèrent à la plaine. La route s'encaissa entre des forêts, escalada des plateaux d'où se découvrirent de ces « points de vue » chéris des touristes. Elle descendit, longea des prés où, sous des pommiers, paissaient des moutons et des vaches, les uns et les autres d'aussi belle venue que l'herbe, magnifique. Inutile d'insister sur la richesse du pays. Elle éclatait partout. Mais, au rebours de ce qu'on voit en d'autres régions, elle s'accompagnait d'une propreté radieuse. Bétail propre, routes nettes, fermes aux abords soignés, villages avenants. Pas de ruines non plus, bien que, si elle sévit moins durement qu'ailleurs, la guerre ait pourtant passé par là. Et comme, entre des futaies, des haies fleuries de genêts, des maisons aux jardins empanachés de lilas, des rues, enfin, dont les fenêtres s'ornaient d'hortensias, je poursuivais mon chemin, je débouchai devant l'ancien château de Bellême. Et là, après un regard sur ces pierres grises (le temps, je l'avoue, ne me pressait pas), je sus que je n'irais guère plus loin ce jour-là, mis pied à terre et pénétrai dans la ville.

Un silence étourdissant tombait du ciel, émanait des murs, des pavés, des tuiles. Un silence qui, dans la salle de la mairie, me retint presque de frapper à la porte du secrétaire. Nulle cigale, certes, ne chantait dehors. Mais, en cet hôtel de ville où siégea, au XVIII[e] siècle, le bailliage des Eaux et Forêts, l'atmosphère évoquait si bien celle d'un conte de Daudet que la voix qui me répondit « Entrez » m'en parut provençale. Je me trouvais pourtant en Normandie. En Basse-Normandie, j'entends bien. En Normandie tout de même. Et qui donc, à ce propos, a jamais accusé les Normands de réserve ? Tous ceux que je rencontrai ce jour-là ne surent que faire pour m'être agréables, pour répondre à mes questions. Sans faux-fuyants, je l'affirme. Mais, me demandait le secrétaire de mairie, que désirais-je ? Savoir qui pourrait le mieux m'expliquer Bellême. Souhaitais-je en apprendre quoi que ce fût en particulier ? Non. Mais la ville, que je voyais pour la première fois, m'avait séduit d'emblée. J'en voulais connaître davantage. Du regard, cet homme aimable consulta une jeune fille qui travaillait près d'une fenêtre ouvrant sur la campagne. Quelques minutes plus tard, je dévalais les marches d'un haut perron et, sur une place baignée de lumière, derrière une église du XVI[e] siècle, au clocher original, à la nef d'ardoises dominant sans hauteur les toits d'un violet brun des maisons voisines, je me trouvais nanti de deux renseignements de choix : d'abord, nul ne pouvait mieux me piloter dans Bellême que M. Levayer, imprimeur ; ensuite, *non loin de la ville, à Couesmes, se dressait un château qui avait, en leur belle saison, abrité les amours du roi Carol de Roumanie et de M[me] Lupescu*. Et ce château se trouvait où ? A 4 ou 5 kilomètres de Bellême. Mais, si je voulais m'y rendre, je devrais faire attention : une allée de marronniers mordait, à gauche, sur la route. Je devrais rouler lentement, sous peine d'en manquer l'entrée. Autant dire qu'il me faudrait consulter un guide ou un plan.

LE CADRE D'UNE IDYLLE ROYALE

Ce dernier, je l'obtins grâce à M. Levayer, que je surpris en train de corriger des épreuves. Arrière-petit-fils d'un médaillé de Sainte-Hélène (le diplôme pendait au mur, et la croix, dont le ruban est celui, vert et rouge, de la Croix de guerre 1914-1918), M. Levayer a l'air d'un capitaine au long cours pour lequel Montaigne n'offrirait pas plus de secrets que Plutarque. Je ne fis que l'entrevoir (assez toutefois pour admirer, professionnellement, en sa compagnie, son imprimerie, vieille de près de cent ans, où tout se compose encore à la main, et ses beaux meubles) ; mais il me fit l'impression d'un homme heureux. Quelques traits de crayon, quelques chiffres m'indiquèrent le trajet que je devrais couvrir.

Peu près, sur une belle route, je me dirigeais vers Couesmes.

Quelle belle journée ! Pourtant, un « je ne sais quoi », des associations d'idées vagues se rattachant au château que je m'en allais voir m'empêchaient de pleinement goûter la douceur de l'air. Bah ! cette confusion s'ordonnerait plus tard. Mon plan consulté une dernière fois, je virai à gauche, m'engageai dans une très longue allée, effectivement bordée de marronniers. De part et d'autre : des billes de bois, sciées, écorcées, empilées, attendaient des camions. Spectacle qui se prolongea sur près d'un kilomètre. Soudain, après des communs, une ferme en assez mauvais état, ce fut le château. Un manoir, à vrai dire, ou mieux : une belle gentilhommière. Elle offrait l'aspect de ces demeures désertées depuis longtemps déjà. L'herbe poussait dru non loin de grands arbres ; du lierre dévorait le dos des communs ; le perron risquait de s'effondrer ; quelques vitres étaient cassées. Mais le castel gardait belle allure avec son bâtiment central, si

LE CHATEAU QUI FUT CELUI DE CAROL offre, entre ses deux tours, l'aspect classique d'une gentilhommière française. Les nobles arbres du parc — aujourd'hui menacés — abritent une chapelle. Seule, la tour de briques que fit construire le roi menace ruine ; qui la regrettera ?

HÉRITIERS DU ROI CAROL DE ROUMANIE

français ! flanqué de deux tourelles, l'une au toit pointu, l'autre, plus basse, assaillie, elle aussi, de lierre. A gauche, une chapelle, en vaisseau renversé, comme la plupart des églises normandes.

Alors là, les souvenirs, dont l'imprécision m'avait gêné sur la route, me revinrent très nets, d'un seul coup. Car je revoyais des personnages, je me rappelais les termes de cette conversation surprise, quelque temps auparavant, à Paris, une conversation dans laquelle il était question d'un fils de Carol, décidé à revendiquer une partie de la fortune de son père et, notamment, à attaquer en nullité la vente d'un château naguère possédé par le roi, en Normandie. Le roi Michel, avais-je alors pensé. Non, le 11 mai, les journaux me l'apprirent : il s'agissait de Miscea Lambrino. Et ce château, le château de Couesmes, se dressait devant moi ! Sans doute ferait-il, avant peu, parler de lui. Le petit attrait... sentimental qui m'avait inspiré jusqu'alors se mua en curiosité violente. Plus ne me suffisait d'errer autour de ce castel où l'un des rois les plus riches et les plus passionnés de l'histoire contemporaine venait chaque année se réfugier avec sa troisième femme, M^me^ Lupescu, gardés qu'ils étaient des indiscrétions par des policiers et par une meute de chiens auxquels il ne faisait pas bon se frotter. J'en voulais voir l'intérieur, contempler le décor dans lequel ce Hohenzollern devenu Roumain et cette Roumaine de plus vieille date avaient, sous un ciel français, poursuivi leur idylle. Une complaisance m'entr'ouvrit une porte. Du sous-sol au grenier, des pièces vides résonnèrent de l'écho de mes pas. Dirai-je que je fus déçu ? Non. Une expérience qui ne date pas d'hier m'a enseigné les goûts des rois et des puissants du jour pour ce qui ne s'écarte point du banal. Seule innovation de Carol : une manière de tour carrée, en briques, surmontée d'une terrasse, qu'il avait fait accoler à la façade nord de sa retraite normande. S'y trouvaient une salle de réception, sa chambre, sa bibliothèque. Hélas ! depuis 1938, la pluie transperçant le macadam trop mince de la terrasse, cette construction adventice, avait durement souffert. Et si subsistaient les rayons sur lesquels Carol rangeait ses livres (500, tout bien compté), le papier se décollait des murs de la chambre royale : un papier blanc, avec une frise de glycine, attendrissante, inattendue, un papier dont ne voudrait plus un petit bourgeois de 1953 ; une chambre modeste, où, dans une alcôve surélevée, se dressait le lit du roi.

Du moins, que justice lui soit rendue, Carol ne traitait pas ses domestiques moins bien que lui-même. Les moquettes de leurs chambres, à l'étage supérieur, étaient épaisses. Leurs salles de bains, pas moins belles ni moins modernes que la sienne. Mais, par les fenêtres, on apercevait 5 hectares, à vue de nez, de prés, et des arbres, maigrelets, greluchons, dispersés, dont la vue peinait. Car, pour « conformiste » que fût l'intérieur de ce manoir, il laissait espérer un horizon moins désolé. Ce fond de tableau étonnait. Il choquait...

On m'en expliqua les raisons à Bellême. Et je maudis M. C..., marchand de bois de la région, non parce que, pour 7 millions, dit-on (M^me^ Lupescu, au nom de laquelle fut acheté Couesmes, en voulait 15, depuis 1948), il se rendit, voilà peu, propriétaire du domaine, mais parce qu'il coupa les bois, les débita et, autant qu'en puisse juger le profane que je suis en la matière, les saigna à blanc. Qu'il gardât la majeure partie du terrain et revendit pour 2 millions (ainsi le veut la rumeur locale) à la Société F... Frères du Mans le temple des amours de Carol et de Magda Lupescu ne regarde que lui. Que les acquéreurs veuillent faire de ce manoir une colonie de vacances est, de même, strictement leur affaire. Mais Carol et Magda signèrent-ils conjointement l'acte de vente ? Je n'ai pas vu l'acte. On me l'a affirmé. Histoires, en tout cas, celle de cette vente, celle de cet héritage dont, c'est vraisemblable, on entendra, je l'ai déjà dit, beaucoup parler...

APHRODITE, MERCURE, ESCARGOTS ET BLANCHE DE CASTILLE

Mon butin engrangé, je revins à Bellême, mais non sans une excursion à travers la forêt de 3.000 hectares qui faisait jadis partie de la grande Marche boisée connue sous le nom de *Sylva Perdica*. Des sources ferrugineuses y sont dédiées, depuis les Romains, à Aphrodite, à Mars et à Mercure. Des arbres y ont acquis une célébrité européenne. Tel ce chêne de près de 4 mètres de circonférence, voué à l'Université d'Oxford et devant lequel les étudiants de la section forestière oxonienne se rendaient chaque année, voilà peu de temps de cela, en pèlerinage. Et j'en venais à regretter que Carol et Magda m'eussent détourné d'une remontée dans l'histoire, alors que régnaient sur la contrée l'illustre et sanguinaire famille de Talvas, puis les comtes du Perche ; alors que, au cours de l'hiver 1228-1229 (qui paraît aux Bellémois aussi proche que le temps où vivait le bienfaiteur de la ville, le créateur du Bon Marché, un enfant du pays, cet excellent M. Boucicaut), Blanche de Castille s'en vint avec son très jeune fils Louis IX assiéger Bellême, qui, à l'instigation de Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, s'était révoltée, mais dut capituler.

Aujourd'hui, au *Relais Saint-Louis*, tenu par M. Singler, un Breton qui ne craint pas de s'exprimer en vers dans *l'Echo de l'Orne*, de Mortagne, des marchands de bestiaux gastronomes, des acheteurs de bois allemands, belges et suisses (forts souliers, chemises écossaises et knickerbockers) font halte pour goûter une cuisine parfaite devant les anciennes douves, où nagent des cygnes, du château de Bellême. Des enfants passent qui vendent de gros escargots « de Bourgogne » récoltés dans les vergers. Ils les proposent de porte à porte, à la Maison du Gouverneur, ou impasse de la Croix-d'Or, rue de la Croix-Blanche et rue aux Gélines. Ils frappent à l'huis de ces demeures où, me confia un ouvrier qui désherbait un trottoir, « c'est tout fermiers et rentiers ».

L'après-midi s'avançait. L'air était toujours doux, le ciel, pur, le silence, absolu. Et après une promenade dans cette ville qui vit tant de sièges, qu'occupèrent les Prussiens puis, avant que Leclerc les chassât, les Allemands, je repris ma route, content d'une journée bien remplie. J'avais appris un mot nouveau : *oribus*, feuilleté une page d'histoire romaine, roumaine et découvert une ville noble qui ne reniait rien de son passé.

Paul Mousset.

AU PROFIT DE LA CAISSE DE RESTAURATION DU CHÂTEAU DE VERSAILLES

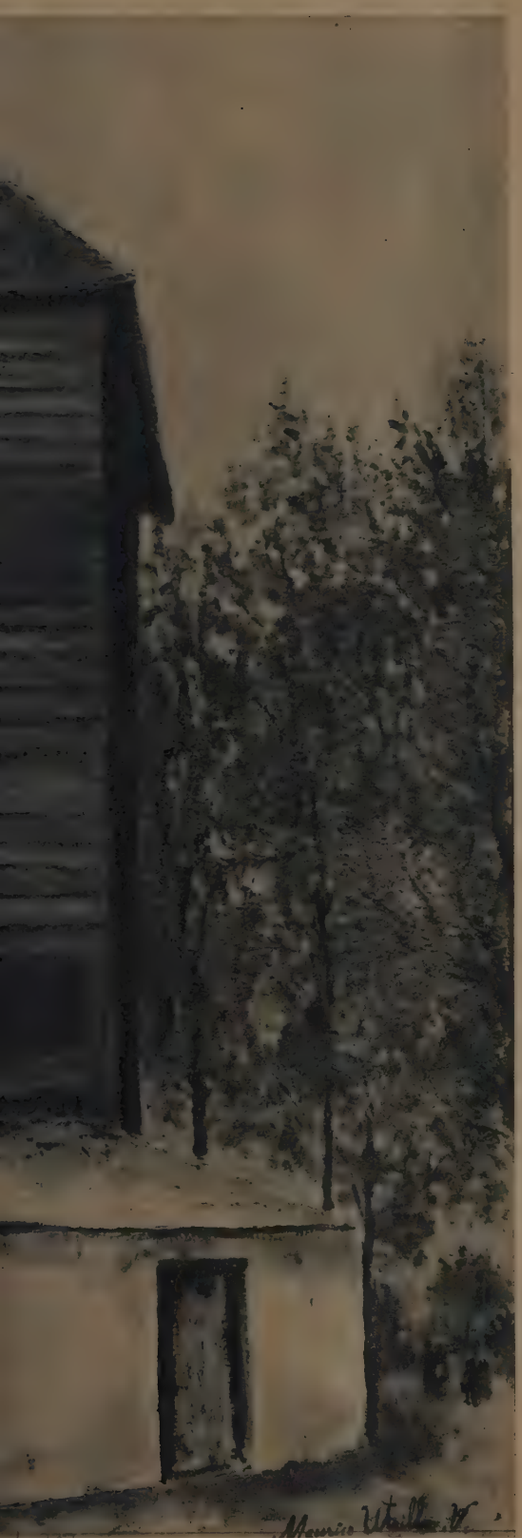
EXPOSITION DES ŒUVRES IMPORTANTES DE MAURIC

Éternel prisonnier, à la recherche de lui-même, Maurice Utrillo tente vainement de s'évader de son double pour se retrouver enfin. Car lui seul *sait* ce qu'il est ; et cette misérable carcasse humaine qu'il traîne lamentablement et qu'on affiche autour de lui comme une publicité, avec ses vices, ses tares, ses enivrements, ses hallucinations, ses folies, tout cela n'est que l'apparence purement externe d'un être prisonnier de son atavisme et de son enfance. Car Utrillo, homme, n'est au fond qu'un enfant dépouillé de toutes contingences, qui ne vit que hors du commun ou, plutôt, qui rêve hors de la vie.

Pauvre Utrillo, condamné à vivre dans une société qu'il ne comprendra pas et qui ne le comprendra pas davantage ! Eternel dilemme qui le fera rechercher l'évasion que lui procureront l'alcool sur le plan physique et la peinture sur le plan moral et affectif.

C'est au sortir de l'asile, lorsque sa mère, Suzanne Valadon, le mit au travail, qu'après ses premières études de Pierrefitte et de Montmagny Maurice Utrillo découvrit Montmartre,

UTRILLO (1905-1914)



Ci-dessus : deux toiles datant de 1911, « Église de Châtillon-sur-Seine » **(à gauche)** et « Moulin de Sannois » **(à droite)**. **Ci-contre** : une récente photographie de Maurice Utrillo.

« Église, la petite communiante » (1912).

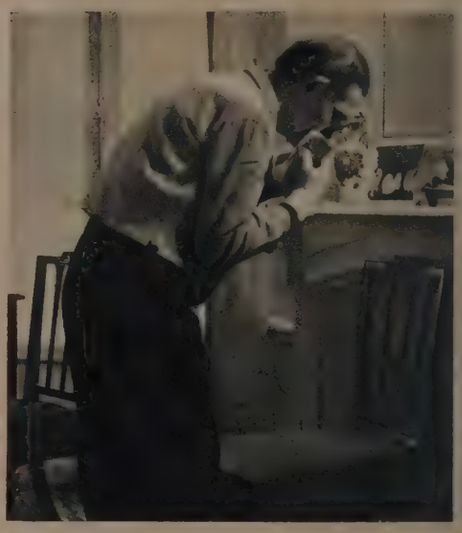
« Café à Montmagny » (1907).

« Rue à Sannois » (1911).

où il vint habiter avec sa mère, 2, rue Cortot. Là fut la révélation ! Montmartre s'offrit à Utrillo comme Tolède s'était offerte au Greco, et désormais, comme le note Bernard Dorival, Utrillo aurait eu le droit de dire : « Ce n'est plus moi qui existe, c'est Montmartre qui existe en moi. »

De là datent ces incomparables peintures d'une poésie si subtile, d'une vision si pénétrante : *Rue Ravignan, Place du Tertre, le Lapin agile, le Moulin de la Galette,* etc.

A la suite de la fameuse «période blanche» succède, vers 1920, une manière nouvelle ; les paysages se colorent, les routes se font plus blondes, les ciels plus bleus aux nuages légers, les murs ont perdu leur lèpre. Et Utrillo peint toujours d'après nature, souvent d'après des cartes postales, se reposant en montant les rails de son chemin de fer mécanique et pendant des heures faisant tourner en rond sa petite locomotive !



Utrillo a fait un autel de la cheminée de sa chambre, un prie-Dieu d'une simple chaise. Mais sa dévotion et son recueillement, eux, sont authentiques.

Puis la gloire et la fortune sont arrivées. En 1923, Valadon et son mari, Utter, achetèrent le château de Saint-Bernard, dans l'Ain, où Utrillo travailla de longues années, devenant mystique et accomplissant des génuflexions devant une statuette de Jeanne d'Arc. Mais en 1938 Suzanne Valadon mourut et Utrillo se maria. Ce fut la fin de la légende. Lucie Valore, sa femme, fit l'acquisition d'une villa, 18, rue des Bouleaux, au Vésinet. Et désormais commença une nouvelle vie : plus bourgeoise, plus commerciale aussi... avec de nouvelles légendes, plus spectaculaires cette fois-ci. Devenu de plus en plus pieux, Maurice Utrillo abandonne son petit chemin de fer pour une chapelle que Mme Lucie Valore fit construire dans leur maison du Vésinet. On parle à la radio, l'on y amène ce malheureux, et Maurice de Vlaminck s'indigne qu'on « ridiculise celui qui a tout donné, qui a enrichi son entourage... et qui n'a jamais possédé ici-bas que le malheur et le désespoir »...

Que de faux aussi, d'après l'œuvre de ce peintre poète, témoin la dernière exposition intitulée « Faux ou vrai », et qui eut lieu à Bâle, à Zurich et à Amsterdam, où figurait, à côté du fameux *Lapin agile* prêté par le musée d'Art moderne, un autre *Lapin agile,* faux, paraît-il !

Rançon du talent ! Mais les pasticheurs ne sauraient mettre tout cet amour que Maurice Utrillo renferme dans son œuvre et que son âme vagabonde a su recréer en dépit de son éternelle prison, rejoignant la sagesse de Verlaine :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme.

MAURICE SÉRULLAZ.

APRÈS LA RENCONTRE FÉDÉRALISTE DE VENISE

L'EUROPE DES RÉALITÉS EST EN RETARD SUR L'EUROPE DES DISCOURS

Premier architecte de l'édifice européen, la France, par ses indécisions, en retardera-t-elle la construction ?

PAR RENÉ BRANELLEC

L'EUROPE laissera-t-elle passer sa chance ? La question n'est plus du domaine de l'utopie ou de celui du temps seul. Elle entre dans la phase la plus émouvante, la plus critique aussi, que connaissent toutes les créations humaines et qui fait d'elles non pas des phénomènes nécessaires, inscrits dans la fatalité d'une évolution sur le déroulement de laquelle la part de la volonté humaine reste illusoire, mais un événement que cette volonté peut faire surgir ou au contraire laisser à l'état d'une virtualité tenue en réserve et qui, soudain, s'est effacée.

Jusqu'à présent l'opinion publique européenne a suivi avec plus de scepticisme que de foi les premiers pas de cette Europe dont l'apparition lui a semblé un peu trop miraculeuse. Manifestement patronnée par les États-Unis, combattue par les communistes, négligée par les Britanniques, elle a été considérée en général comme un simple instrument dans la lutte des deux grands rivaux. Les Français y ont vu en outre une double menace : celle d'une hégémonie allemande et celle de la perte, pour la France, de sa position de puissance mondiale. D'où le slogan récent : la France ne veut pas risquer de se noyer dans l'Europe.

La plupart des Européens se retrouvent mal dans cette espèce de dédale que constituent les diverses Europes qui ont vu le jour depuis la fin de la guerre. Entre le Conseil de l'Europe, l'Assemblée consultative de Strasbourg, la Communauté charbon-acier, la Communauté de défense, l'Organisation européenne de coopération économique, l'Assemblée *ad hoc*, la Communauté politique, etc., nombre de gens se perdent et s'irritent de ne pouvoir discerner leurs liens, leurs oppositions, leurs objectifs, en un mot leurs tenants et aboutissants. Ils constatent souvent, à la lecture des journaux, leurs sourdes rivalités, mais en cherchent vainement une explication valable. En sorte que beaucoup qui admettaient la nécessité de faire l'Europe se lassent d'avoir à surmonter des obstacles incessants et que l'on paraît multiplier à plaisir, comme si l'on souhaitait d'entretenir autour de l'idée européenne les malentendus et les confusions propres à la discréditer définitivement aux yeux du grand public.

Or c'est précisément de ce grand public qu'ont besoin, de façon urgente, ceux qui se sont voués à l'unification de l'Europe. Ils ont pu mener à bien les travaux préliminaires, ils ont pu aboutir à certaines réalisations, dont la plus marquante est la Communauté européenne du charbon et de l'acier (C. E. C. A.), mais aujourd'hui que la lutte pour l'Europe unie arrive, avec la Communauté de défense (C. E. D.), à son stade passionnel le plus aigu, les hommes politiques se sentent impuissants à poursuivre leur route sans le secours majeur de l'opinion.

Le désarroi des hommes politiques devant une opinion désorientée.

Ce n'est pas une simple lâcheté, une fuite devant des responsabilités normales. Il ne s'agit plus de voter des lois qui, intéressant directement telle ou telle catégorie de citoyens, seront l'objet de débats contrôlés par une opinion attentive, mais d'effectuer des choix engageant profondément le destin des peuples et dont les conséquences concrètes sont difficiles à prévoir. Elles ne peuvent l'être qu'en se référant aux expériences fédératives connues, suisse et américaine, ainsi que grâce à une information exacte des faits économiques, sociaux, militaires et politiques contemporains.

Il faut bien le reconnaître : rares sont les électeurs qui possèdent à la fois la sagacité suffisante et le temps nécessaire pour se tenir au courant de l'évolution des grands problèmes, pour en discerner les traits caractéristiques et en tirer les éléments de solutions libres, raisonnées. On pourrait multiplier les exemples montrant l'incertitude du public sur des questions qui le touchent cependant de près. Combien de Français peuvent porter un jugement valable, non émotionnel, sur la guerre d'Indochine, sur les intérêts qui la justifient ou la condamnent ? Sur la Communauté charbon-acier ? Sur la Communauté de défense ? Sur les avantages respectifs d'une Europe fédérée ou confédérée ? Toutes choses que l'on discute depuis plusieurs années et qui, si elles ne nous passionnent pas, nous concernent, à coup sûr, vivement.

« Vous avez bon air, nous dira-t-on, à critiquer l'indifférence du public. Peut-être serait-elle moins grande si vous, journalistes, chargés de nous informer, aviez une conscience plus satisfaisante de votre responsabilité. »

Cette responsabilité n'est pas niable. Le nombre est infime des journaux et publications qui donnent à leurs lecteurs une information équilibrée, objective, assez largement élaborée pour être rendue assimilable aux non-spécialistes sans que soit trahi le fond des problèmes exposés. Mais un pays a la presse qu'il mérite.

L'U. E. F. ET L'EUROPE DE L'EST

L'ALLEMAGNE doit être réunifiée. Elle ne peut l'être que par des élections libres, et, réunifiée, elle doit faire partie de plein droit des institutions européennes au fur et à mesure de leur création.

— La réunification de l'Allemagne n'est qu'un aspect d'une intégration européenne plus large qui doit être réalisée par la libre adhésion de tous les peuples d'Europe, ce qui implique, d'une part, qu'un traité de paix doit être conclu avec l'Autriche, d'autre part, que les pays de l'Est européen doivent pouvoir librement disposer d'eux-mêmes, conformément aux engagements pris par l'U. R. S. S. lors des traités de paix et de son adhésion à l'O. N. U.

A l'Europe unie, il manque ses images d'Épinal.

La rencontre de Venise organisée par l'Union européenne des fédéralistes avait pour objet de provoquer entre journalistes de nationalité différente des contacts susceptibles d'amener une meilleure compréhension des conditions propres à chaque pays et de les éclairer sur les questions qui dominent l'avenir de cette Europe qui se cherche.

Au cours d'un débat sur la Communauté politique, un de nos confrères protesta contre la technicité excessive des communiqués des jeunes organismes européens. Ils ne peuvent, de toute évidence, être utilisés qu'après avoir été élaborés, « remâchés ». Leur forme originelle est hermétique, sauf aux spécialistes, seuls à même d'en apprécier la valeur. Ces spécialistes n'existent pas dans tous les journaux. Dans ce cas, les communiqués vont au panier, et d'autant plus vite que l'incontinence des administrations est prodigieuse et nullement en rapport avec l'importance des nouvelles qu'elles diffusent. La masse des lecteurs parcourt les titres des articles consacrés aux sujets arides, s'intéresse aux faits divers et se passionne à la lecture — si l'on peut dire — des « cartoons ». On peut déplorer le fait, non l'ignorer. D'où cette conclusion qui n'est pas tellement une boutade : « Le journaliste qui trouvera le moyen de raconter sous forme d'une bande illustrée et romancée la naissance de l'Europe méritera d'être décoré de l'ordre européen. »

LE PROJET DE COMMUNAUTÉ POLITIQUE ET LES FÉDÉRALISTES

L'U. E. F. demande que le projet de communauté politique soit ratifié sous la forme où il a été proposé, si cela peut le faire entrer plus rapidement en vigueur.

— Il serait inadmissible que le statut, s'il devait être modifié, concédât aux États membres le droit de sécession (réclamé par M. Van Zeeland) et que la direction politique de la Communauté fût confiée au Conseil des ministres nationaux.

Les modifications éventuelles devraient au contraire tendre :

1° à limiter progressivement, jusqu'à leur complète disparition, les fonctions du Conseil des ministres nationaux ;

2° à rapprocher la représentation dans la Chambre des peuples d'une proportionnalité à la population et la représentation au Sénat de l'égalité entre les États ;

3° à donner au Conseil exécutif des garanties de plus grande stabilité ;

4° à donner, en matière de défense, une compétence exclusive à la Communauté politique ;

5° à ne pas subordonner la procédure de revision à l'avis unanime du Conseil des ministres nationaux.

Chaque journal doit tenir compte de sa clientèle... et de la concurrence. Il ne se maintient que dans la mesure où il satisfait à un besoin, à un goût, dans la mesure où il trouve l'assentiment d'un certain nombre de lecteurs à l'égard d'une « ligne » générale, d'une façon plaisante, mordante, sérieuse ou neutre d'envisager les faits et gestes des personnages qui s'agitent sur la scène politique. Cette hantise d'avoir à ménager leur public rend les directeurs et les rédacteurs en chef circonspects en présence d'informations non seulement indigestes, mais souvent nulles ou soufflées à l'excès.

C'est faire le procès des innombrables services de presse dont se sont entourées, surtout depuis la fin de la dernière guerre, la plupart des grandes administrations publiques et privées, car ce sont ces services qui rédigent les tonnes de notes, brochures et documents de toutes sortes, parfois luxueusement édités, dont sont littéralement inondés les journaux.

Pour corser les choses et attirer l'attention, on a inventé la formule de la conférence-cocktail. Elle est aujourd'hui si répandue que son effet est presque aussi médiocre. Une information importante n'a aucun besoin de tels artifices pour être mise en valeur. Mais une double « traduction » est à l'ordinaire indispensable : celle qui permet au non-technicien de se rendre compte immédiatement de l'intérêt de l'événement signalé, celle enfin qui, par la plume du journaliste connaissant parfaitement « son » public propre — qui n'est pas du tout celui de tel ou tel de ses confrères — « accrochera » le lecteur, l'amusera, le séduira, le convaincra par les moyens adaptés à son niveau intellectuel.

Les Américains seraient-ils les seuls à croire à l'Europe ?

C'était, au fond, le problème majeur qu'il eût fallu traiter à Venise. Il fut à peine effleuré.

Les quatre cent cinquante journalistes venus de France, d'Allemagne, de Belgique, du Luxembourg, des Pays-Bas, de la Sarre, des villes principales d'Italie, d'Autriche, de Grande-Bretagne, des États-Unis et du Canada étaient cependant pleins de bonne volonté. Les attraits de Venise ne les empêchèrent pas d'assister presque unanimement à toutes les séances de travail, bien que celles-ci fussent assez sévères. L'échec fut notable en ce qui concerne les contacts entre journalistes des différentes délégations.

Un sentiment de gêne était manifeste. De qui étions-nous les invités ? Sans doute pouvions-nous nous poser la question avant d'accepter de nous rendre à Venise. Mais la réponse était simple. La rencontre avait été organisée par l'Union européenne des fédéralistes, qui est dirigée et administrée par des hommes éminents, parfaitement dévoués et désintéressés. Nous pouvions à bon droit nous considérer comme leurs hôtes. La « Mutual Security Agency » aurait, dit-on, attribué un crédit exceptionnel de 25 millions de francs à l'U. E. F. à l'occasion de cette rencontre. S'il n'y a pas lieu de faire un drame de cette libéralité provenant d'un organisme allié, on peut s'étonner qu'il ne se trouve pas en Europe de mécènes acquis à la cause européenne et désireux de subventionner l'Union des fédéralistes. Cela est assez décevant. Un peu humiliant aussi. Car pour qui fait-on l'Europe ? Faudra-t-il construire l'Europe contre les Européens ou, au moins, sans eux ?

Audaces et réticences françaises.

On admire — et l'on s'effraie — de constater que la Communauté du charbon et de l'acier est née de la volonté d'un homme, Jean Monnet. Que son audace, comprise, approuvée, soutenue par Robert Schuman, qui endossa la responsabilité de son plan, et par les six parlements des États membres, soit justifiée, cela ne fait pour nous aucune question. La seule perspective d'un retour aux pratiques d'avant guerre, avec leurs conséquences, suffit à motiver un appui chaleureux à son endroit.

Les mêmes raisons négatives militent en faveur de la Communauté européenne de défense : en face d'elle on ne trouve que des conceptions périmées, des propositions d'alliances de forme traditionnelle. Leur insuffisance aujourd'hui est manifeste, et l'on s'afflige de voir un grand général français apporter sa caution à une telle formule. Le fait essentiel, irréfragable, est qu'aucun État européen pris isolément n'est à même de se payer le luxe d'une armée moderne, même purement défensive. (Encore que l'on sache bien quelle illusion se cache sous la notion fausse d'une « armée dite défensive ».)

Les raisons positives de la C. E. D. sont plus faibles que les négatives. On peut certes estimer que, sans la Communauté de défense, c'est l'édifice entier de la future Europe unie qui est compromis, que la Communauté conditionne le succès du tout et que son abandon serait suivi d'une désaffection du public à l'égard d'une idée européenne dont il commence seulement à espérer qu'elle devienne un jour une réalité. Au vrai, la meilleure raison positive réside dans la formation d'une armée intégrée, excluant les armées nationales et, dans notre cas précis, la menace d'une Wehrmacht dominant à nouveau des institutions démocratiques allemandes encore fragiles et imposant sa politique propre. Ainsi la C. E. D. apparaît comme la sauvegarde contre une réunification brutale de l'Allemagne, qui porterait un coup mortel à la paix.

LA STABILITÉ DU FUTUR GOUVERNEMENT EUROPÉEN

Pour parer à la menace de trop fréquentes crises ministérielles, le statut prévoit que la Chambre des peuples risque, en renversant le chef du gouvernement, de se voir dissoudre par ce dernier. Le Sénat ne peut de même manifester sa défiance à l'égard du président du Conseil qu'après lui avoir choisi un successeur.

Un Conseil des ministres nationaux assurerait la liaison entre les États et la Communauté. Une Cour de justice et un Conseil économique et social à caractère consultatif compléteraient les différents organismes.

Pool charbon-acier et Communauté de défense ont déclenché une réaction en chaîne.

LA CONSTITUTION EUROPÉENNE DU 10 MARS 1953

ELLE comprend cent dix-sept articles et deux protocoles traitant des privilèges et immunités de la Communauté et des liaisons de cette dernière avec le Conseil de l'Europe.

La nouvelle communauté exercerait les attributions déjà dévolues à la C. E. C. A. et à la C. E. D. Elle disposerait de pouvoirs d'initiative dans le domaine économique en vue de l'établissement d'un marché européen commun et en ce qui concerne la coordination de la politique étrangère des États membres.

Le pouvoir législatif serait dévolu à un Parlement composé de deux Chambres : un Sénat dont les membres seraient nommés par les Parlements nationaux et une Assemblée désignée au suffrage universel direct par tous les électeurs des six États.

La Chambre des peuples comprendrait 268 députés (63 pour l'Italie, 63 pour l'Allemagne, 30 pour la Belgique, 30 pour les Pays-Bas, 12 pour le Luxembourg et 70 pour la France, en raison des responsabilités particulières que celle-ci assume dans ses départements d'outre-mer).

Le président de l'Exécutif européen, désigné par le Sénat, serait investi par les deux Chambres, devant lesquelles le Conseil exécutif serait responsable.

MAIS la C. E. D. postule, sous peine d'impuissance, la Communauté politique. Quelles possibilités d'action réelles auraient les neuf commissaires supra-nationaux placés à la tête de la C. E. D. tant que leurs décisions essentielles pourraient être suspendues par le vote défavorable d'un seul des six ministres nationaux ? Le Conseil des ministres nationaux chapeaute en effet le Commissariat supra-national, ce qui est d'une évidente absurdité du point de vue fonctionnel mais est apparu comme une condition politique indispensable. Et c'est de fait une garantie de premier ordre contre toute tentative d'hégémonie d'un État... en même temps qu'une certitude de lenteurs terrifiantes dans un domaine où la rapidité s'identifie à l'efficacité. C'est pourquoi l'on est amené à envisager la création d'un ministre européen unique de la Défense, qui suppose préalablement la Communauté politique. C'est ce développement de la logique interne du système qui motive le plus les réticences des nationalistes, de quelque nature qu'ils soient (antiallemands, antiaméricains, prosoviétiques ou partisans candides de la « France seule »). Ils peuvent craindre légitimement une hégémonie allemande ou une direction américaine causée par un parrainage visible et, dans les deux cas, sous couleur de libérer les populations des démocraties populaires d'Europe orientale, un expansionnisme s'exerçant aux dépens de l'U. R. S. S.

Tout cela rappelle assez bien l'attitude britannique devant l'Europe du charbon et de l'acier telle que la définissait P.-H. Teitgen à Venise : « Comment pouvez-vous désirer faire cette communauté supra-nationale puisque vous ne l'avez jamais vue fonctionner? » A quoi Français, Allemands, Belges, Italiens, Hollandais et Luxembourgeois répliquaient : « Si nous l'avions déjà vue fonctionner, c'est qu'elle existerait, et si elle existait nous n'aurions pas à la proposer. » Et les Britanniques répondaient derechef : « Nous ne pouvons pas comprendre comment vous défendez cette structure, puisque vous ne l'avez jamais vue marcher. »

C'EST, au fond, une objection de même style que font les nationalistes, à l'exception des communistes, dont le nationalisme, pour être fort bruyant, va prendre ses racines en terre étrangère et dont l'acharnement contre l'Europe devrait justement être un sujet de réflexion. Un des objectifs essentiels du communisme est l'Europe. Cet objectif sera d'autant plus facile à atteindre que l'Europe sera moins défendue militairement, plus désorganisée et divisée intérieurement, que son niveau de vie sera plus faible, son moral plus bas, ses espoirs plus nuls. On peut en conclure avec certitude que jouer sur l'Europe unie c'est non seulement lutter avec le plus d'efficacité contre le communisme, mais se donner la meilleure chance d'un avenir plus souriant et fécond que celui que promettent les solutions autarciques. L'habileté suprême, pour Moscou, eût consisté à se faire le défenseur de l'Europe intégrée. Du coup, les arguments nationalistes eussent trouvé un écho énorme et la confusion eût été grande. Si les maîtres du Kremlin ne s'y sont pas risqués, c'est qu'un jeu semblable eût été pour eux terriblement aventuré. La constitution d'une Europe unie bénéficiant du soutien des syndicats d'obédience communiste eût été aisée et se fût rapidement traduite par un relèvement considérable du niveau de vie général. Outre que cette circonstance est peu favorable au développement des troubles sociaux, qui sont la condition première de l'implantation du communisme, on pouvait s'attendre à voir se substituer à la mystique stalino-léniniste, qui est une des raisons profondes des succès communistes, une mystique européenne appuyée non plus sur une logomachie, mais sur des réalités.

Les excès de l'antigermanisme et de l'antiaméricanisme... ou la peur de l'avenir.

LES VŒUX DE L'UNION EUROPÉENNE DES FÉDÉRALISTES

UNE Europe divisée risquerait de détourner les États-Unis de leur rôle normal de « leader » du monde libre pour les orienter soit vers un nouvel isolationnisme, soit vers un système à tendances impérialistes.

— La Fédération européenne est une nécessité politique, économique et sociale, même en dehors de toute menace soviétique.

— L'attitude du gouvernement soviétique depuis la mort de Staline ne saurait ralentir l'effort de défense du monde libre, aussi longtemps que demeureront intactes les immenses forces armées soviétiques.

— Considérant que l'avenir de la Fédération européenne, à laquelle est lié l'avenir même de la France, dépend de l'attitude de celle-ci, l'U. E. F. veut attirer l'attention de l'opinion publique et des hommes politiques français sur la responsabilité historique décisive qui leur incombe.

LA peur d'une hégémonie allemande ou américaine paralyse encore un grand nombre de Français. Elle les conduit parfois à de regrettables intempérances de langage. Quand un de nos confrères, André Fontaine, répondant au plaidoyer de P.-H. Teitgen pour la Communauté de défense, dénonçait la vanité et les dangers d'un réarmement allemand, fût-il effectué dans le cadre de la C. E. D., il semblait surtout en faire une question d'opportunité. Ce qui l'inquiète, si je l'ai bien compris, c'est que la France se jette à corps perdu dans l'Europe intégrée au moment où sa faiblesse apparaît, selon lui, aux yeux de tous ses partenaires et les incite à exiger des abandons auxquels nous pourrions nous refuser si nous étions forts. Devant les quatre cent cinquante journalistes et personnages politiques qui assistaient, médusés, à cette passe d'armes, ce confrère, après avoir brossé un tableau très noir de la situation en France, eut ce mot : « Ce pays f... le camp. »

Même si cette condamnation à mort à peine différée eût exprimé la vérité brutale, un jugement aussi vertigineux, prononcé dans ces circonstances, relevait du masochisme. Que l'on estime de son devoir de chercher à réveiller, par tous les moyens, un pays qui se laisse aller dans le temps même où il lui faudrait mobiliser toutes ses énergies; chacun s'en félicite. A Venise, cela n'avait aucun sens. Les jeux brillants du pessimisme romantique où versent quelques jeunes intellectuels parisiens contrastaient étrangement avec l'atmosphère un peu studieuse, appliquée, mais réaliste et pleine de bonne volonté dans laquelle baignaient les interventions des délégués étrangers. L'observation de notre confrère jeta un froid. Et j'entends bien qu'en ce sens elle n'était pas inutile, puisqu'elle nous épargnait l'optimisme béat des fins de congrès faussement unanimes. L'ennui, c'était que la France, dans la mesure où chaque délégué exprimait une parcelle de l'opinion de son pays, en fît les frais... De toute façon, la thèse de notre confrère est singulièrement contournée. « La France, nous assure-t-il, peut et doit s'engager dans l'aventure, mais en connaissance de cause. Elle n'y jouera en effet le rôle qui lui revient qu'au prix d'un énorme effort sur elle-même. On en cherche malheureusement en vain autour de soi les signes précurseurs. » Puisque les signes précurseurs manquent, la France ne peut donc pas s'engager dans l'aventure. Elle doit attendre patiemment qu'ils se manifestent. On pourrait transposer sans difficulté cette attitude. Elle n'est pas sans parenté avec celle de M. Georges Bidault, ce qui est infiniment plus grave. M. Bidault semble attendre, lui aussi, des signes précurseurs, tout comme certains parlementaires, très heureux de différer un choix dont la gravité les épouvante. Et il est à remarquer, hélas ! que l'intrépidité française, qui en matière de littérature ou de discours ne connaît pas de bornes, s'arrête net, exténuée,

au seuil de l'action. Cette incapacité d'agir, si elle n'apparaissait qu'au moment des options les plus redoutables, pourrait à la rigueur s'appeler réflexion, méditation, prudence... au moins pendant un temps. Mais elle se révèle dans tous les domaines, et les plus bénins : de la politique, sur laquelle pèse la crainte de l'électeur ; du syndicalisme, qui ne sait plus agir qu'à contre-temps comme une machine affolée ; des affaires, où l'esprit d'initiative et d'entreprise est considéré comme une dangereuse fantaisie. Et chacun accuse son voisin de l'empêcher de faire son métier correctement : le patron s'en prend au gouvernement et aux ouvriers ; les ouvriers, aux patrons et au gouvernement ; le gouvernement, aux ouvriers, aux patrons, aux syndicats, aux paysans, aux journalistes, aux banquiers ; les journalistes, à l'Allemagne, à la Russie, à l'Amérique, suivant leurs préférences personnelles ou celles du parti politique qu'ils ont adopté ou qui les a adoptés.

Fort heureusement, l'Europe ne peut se faire sans la France ; que disons-nous, le monde ne peut se passer de la France. C'est là un axiome français d'une solidité à toute épreuve. Nous pouvons donc attendre nonchalamment soit que le monde et l'Europe viennent à résipiscence et nous apportent la formule magique de notre relèvement — que nous critiquerons, comme il convient, de façon acerbe et soupçonneuse — soit que la mode française ait changé par on ne sait quel favorable vent et qu'il soit soudain redevenu de bon ton d'entreprendre, de vouloir, d'agir.

Le monde et l'Europe seraient navrés de se passer de nous. Mais ils pourraient le faire si nous les y contraignions. Cela s'est vu dans l'histoire. Le monde et l'Europe se sont passés de l'Espagne, après la décadence de la Maison espagnole ; du Portugal, quand ce pays eut sombré dans l'anarchie ; de l'empire austro-hongrois, après la guerre qu'il déclencha stupidement en 1914. La France, avec tous ses défauts, qu'elle exalte aujourd'hui sous l'effet d'une espèce de sadisme du pire, est jugée en général à l'étranger avec un sourire indulgent : on est tout prêt à ne plus la prendre au sérieux. On la considère comme une chère vieille chose, comme une bonne dame un peu retombée en enfance et dont les colères, les caprices, les prétentions doivent être acceptés sans sévérité. C'est une vénérable aïeule de la famille européenne qui a eu des malheurs... Mais qu'elle devienne un peu plus insupportable, plus revendicatrice, plus gâteuse et on l'aidera à monter au cocotier, elle aussi.

L'inconsistance française est sans le moindre doute le phénomène marquant de notre époque. Nous avons excité le monde entier sur le plan Schuman, puis sur le plan Pleven, puis sur la Communauté politique. Dès qu'apparaissent les premières difficultés — inévitables — de la Communauté charbon-acier, l'alarme est lancée, les sarcasmes fusent : le plan Schuman sombre. Entre temps, le plan Pleven, que l'on a eu quelque peine à faire admettre aux Américains, aux Allemands, aux Belges, etc., arrive à sa phase d'application, ou peu s'en faut. Il ne s'en faut guère plus que de la ratification du parlement français ; mais ce plan émane d'un de ses plus distingués représentants. Serait-ce une raison supplémentaire de le faire échouer ? Nous y ajoutons en dernière heure des protocoles additionnels. Nos partenaires se cabrent, finissent par nous reconnaître au sein de la Communauté de défense une position particulière, privilégiée. Nous allons enfin pouvoir ratifier. Rien de plus incertain. Gaullistes, socialistes et communistes sont alliés dans une même opposition ; les autres groupes s'interrogent. Réserves, additifs, suppressions, amendements de toutes sortes se préparent. Et cela serait parfait si l'on discernait demain, dans cette activité, une volonté d'aboutir.

PETITE GUERRE FÉDÉRALISTE

Le mouvement fédéraliste français « la Fédération », présidé par M. André Voisin, n'est pas d'accord avec l'Union européenne des fédéralistes, dont le bureau exécutif a pour président M. Henri Frenay.

« La Fédération », tout en considérant la Constitution du 10 mars comme un texte capital, souhaiterait de la voir modifiée sur deux points (pour répondre, semble-t-il, aux objections de M. Van Zeeland, qui réclame un Sénat paritaire et le droit de sécession).

« La Fédération » estime qu'un Conseil rassemblant les chefs d'État des six pays : trois monarques et trois présidents, faciliterait l'intégration des États de la Communauté. Ce collège des chefs d'État, à qui pourrait revenir la mission de désigner le président du Conseil exécutif responsable devant le Parlement, contribuerait, pense-t-elle, à donner à l'Exécutif plus de stabilité et d'indépendance à l'égard du Parlement et des partis.

« La Fédération » voudrait également que le Sénat bénéficiât de mandats nationaux et non de mandats émanant de fractions parlementaires, comme le prévoit le statut actuel.

Attendrons-nous d'être « tirés » par nos partenaires européens ?

Les six ministres des Affaires étrangères des pays membres du plan Schuman et du plan Pleven viennent de se réunir à Paris pour étudier le projet de Communauté politique. Le communiqué final fait état de la nécessité, reconnue unanimement, de constituer une Communauté politique. Celle-ci devrait inclure les Communautés charbon-acier et de la défense. L'extension de la compétence économique a été envisagée. Les ministres ont réaffirmé leur préférence pour une Assemblée européenne élue sur une base démocratique et la plupart d'entre eux se sont déclarés partisans du suffrage universel. Les ministres se rencontreront à nouveau le 12 juin, à Rome, et le 10 juillet, à La Haye. Entre temps, la solution du problème sarrois, à laquelle la France subordonne son accord sur la C. E. D. et sur la Communauté politique, aura-t-elle été trouvée ? Depuis un an, cette affaire n'a pas avancé d'un pas. Nous ne reprocherons certainement pas à M. Bidault son intransigeance en cette matière. Elle est largement motivée. La France a su montrer par des faits qu'elle est favorable au développement normal de l'autonomie sarroise. Elle attend que l'Allemagne précise la suggestion d'un équilibre financier sarrois, dans le cadre de l'européanisation et en dehors de l'actuelle union économique franco-sarroise. Depuis décembre, les experts allemands s'acharnent à résoudre le problème, sans beaucoup de succès, semble-t-il. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une négociation aussi délicate traîne quelque peu en longueur. Ce qui est, au contraire, apparent, c'est que les affaires avancent dès l'instant que l'on est sorti du plan purement national et que, sitôt que l'on y retourne, tout est remis en question. M. P.-H. Teitgen nous déclarait, à Venise, que 50 % des problèmes venant en discussion devant les Conseils hebdomadaires des ministres devaient être reportés parce qu'ils sont conditionnés par un cadre plus vaste que le national et qu'ils ne peuvent être résolus à l'échelon purement national. C'est une des explications les plus honorables de l'incertitude de parlementaires pris entre les exigences contradictoires de leur mandat national et celles qui naissent d'une époque qui a subitement et formidablement développé les solidarités internationales.

C'est ce qu'a révélé M. Robert Schuman dans un récent article trop peu connu : *le Parlement français ne sait pas ce qu'il veut.* Nos partenaires européens ne l'ignorent pas. Dans ce cas, faudra-t-il attendre indéfiniment les « signes précurseurs » d'un impossible courage parlementaire pour faire cette Europe dont aucun esprit raisonnable ne conteste plus l'urgente nécessité ? Et n'y a-t-il entre la dictature des partis aboutissant à l'inaction et à la mort et la dictature brutale d'un homme conduisant à la perte des libertés que nous prétendons défendre aucun moyen terme ? Celui que donnerait un gouvernement soucieux enfin de gouverner sous le contrôle d'un parlement cessant de faire du sexe des anges le thème habituel de ses délibérations et prenant virilement les responsabilités que réclame une époque dure qui n'a que mépris pour les discoureurs et les faibles ?

L'U. E. F. ET LA SARRE

L'U. E. F. souhaite que les négociations sur la Sarre aboutissent au plus tôt et estime qu'il serait dangereux pour la Sarre, la C. E. D. et la construction fédérale européenne tout entière de lier, comme on le fait du côté français, le problème de la Sarre, la C. E. D. et le statut de la Communauté politique.

POUR LE CENTENAIRE DE JULES LEMAITRE

PAR AIMÉ DUPUY

De ce Jules Lemaître dont on va prochainement célébrer le centenaire de la naissance que reste-t-il exactement aujourd'hui ? Je veux dire d'une activité littéraire de plus de trente années, qui va de la publication des *Médaillons* à son *Chateaubriand*, en passant par les huit volumes des *Contemporains*, les dix des *Impressions de théâtre* ; outre une bonne douzaine de comédies, de *Révoltée* au *Mariage de Télémaque* ; outre encore cinq recueils de *Contes* et, enfin, quatre autres recueils de ses grandes conférences ? De tout cela — qui compte toujours pour les lettrés — je crains fort qu'il ne subsiste guère qu'un nom, suivi de quelques bienveillantes mais vagues épithètes, dans l'esprit de nos collégiens comme des gens qui se disent cultivés.

De l'école de village au professorat.

Lorsque, le 16 janvier 1896, le recteur Gréard eut à recevoir à l'Académie française Jules Lemaître au fauteuil de Victor Duruy, il ne manqua pas de se demander en passant, et sur un ton légèrement intrigué sinon malicieux, comment il se faisait qu'un fils d'instituteur eût, de dix à quatorze ans, poursuivi ses études en deux établissements religieux. En réalité, cette double éducation, laïque puis ecclésiastique, s'explique assez bien : né à Vennecy (et non à Tavers, dont le reconnaissant Jules Lemaître a si filialement parlé que, pour nous, Tavers semble être son village natal), l'enfant a subi, plus encore que celle de son père, l'influence pieuse d'une mère qui avait décidé : « Mon fils sera d'Eglise. » Mais... mais déjà en cet adolescent, d'esprit nativement délié plus que « respectueux », s'éveillait certain démon de la curiosité l'incitant à lire en secret le *Théâtre complet* de Jean Racine et, en outre, mêlant l'irrévérence à l'indépendance de pensée, à caricaturer d'un crayon alerte non seulement ses professeurs, mais encore, ô scandale ! le très digne Mgr Dupanloup, fondateur du séminaire orléanais ! Du coup, le collégien fut rendu à sa famille ; ce qui n'empêcha point le supérieur de Notre-Dame-des-Champs de prendre, à la rentrée suivante, sur la recommandation même de Mgr Dupanloup, l'élève espiègle, mais bien doué, en son propre séminaire, où Jules Lemaître devait d'ailleurs, suivant les cours du lycée Charlemagne, préparer l'Ecole normale.

Reçu à la rue d'Ulm en 1872, Jules Lemaître ne serait donc point « d'Eglise », mais « d'école ». Ainsi l'attestent par la suite, effectivement d'abord, ses neuf années de professorat (lycée du Havre, de 1875 à mai 1880 ; Ecole supérieure des lettres d'Alger, jusqu'en février 1892 ; Facultés des lettres de Besançon puis de Grenoble) ; ensuite, l'intérêt très vif que porta toujours l'ex-universitaire aux questions d'enseignement ; enfin, le goût constant et foncier de Jules Lemaître pour la « conférence », considérée comme une série de « leçons » à l'usage du public havrais ou algérois, en attendant de succéder à Brunetière en la « chaire » mondaine et célèbre de la Société des conférences.

Les années d'Algérie.

Un second élément essentiel à la compréhension de la personnalité de Jules Lemaître, il faut le demander à son séjour en Algérie. Rappelons à ce sujet que « l'épisode algérien » dans la vie de l'auteur des *Petites Orientales* résulte d'une fort piquante conjoncture : Le Havre n'est pas très loin de ce Croisset où, un jour de 1876 ou 1877, Gustave Flaubert apprend, par un des élèves de Jules Lemaître, un garçon du nom d'Henri Fauvel, que celui-ci a eu là-bas un maître faisant lire, *rara avis*, à ses disciples *Salammbô* et *Madame Bovary* ! Ce ne fut toutefois qu'en 1879 que l'admirateur de Flaubert put enfin connaître son grand homme. Ils se virent trois fois, et c'est au cours d'une conversation que le visiteur apprit ceci : Flaubert avait fait nommer à Paris, au cabinet du ministre de l'Instruction publique, un jeune écrivain de ses amis, lequel n'était autre que Guy de Maupassant. Et comme Jules Lemaître désirait passer dans l'enseignement supérieur, aussitôt l'obligeant Flaubert de recommander à l'attention du ministre, par l'intermédiaire de son « filleul » Maupassant, ce « vrai lettré » qu'est celui à qui « il faut donner une cage plus vaste que Le Havre ». La « cage » dont va bénéficier ainsi Lemaître, ce sera cette Ecole supérieure des lettres qui vient d'être créée à Alger.

Au début de sa seconde année nord-africaine le jeune professeur, nouvellement marié à une orpheline élevée jusqu'alors en un couvent parisien, l'amena, comme il est naturel, « en Alger » avec lui ; mais là, dans ce milieu si bariolé, si étranger, elle ne tarda pas à s'ennuyer, d'autant plus que, n'ayant point abandonné ses habitudes de « sauvage » et de célibataire, le jeune époux avait repris, rêvassant ou versifiant, sa table au café d'Apollon, sur cette fameuse et tumultueuse « place du Gouvernement » souvent évoquée en ses *Petites Orientales*. Mais un bellâtre d'avocat du cru avait remarqué l'ex-conventine, lui fit une cour rapide et victorieuse, laquelle se termina par un gros scandale, le fiacre dans lequel se trouvaient, un après-midi, l'infidèle et son amant étant venu stupidement rompre ses essieux sur ladite place, à l'heure de la promenade. Par télégramme, le recteur demanda le rappel en France de ce subordonné dont le Tout-Alger européen commentait l'infortune. Lui s'en remit peu à peu, au point d'autoriser la coupable à le rejoindre, quelques mois après, en son nouveau poste. Néanmoins, la blessure dans son amour et son amour-propre resterait assez vive et tenace pour qu'elle lui ait inspiré les poèmes d'*une Méprise* (l'un des chapitres des *Petites Orientales*), puis les sujets mêmes de ses comédies : *Révoltée* et ce *Pardon* qui est son chef-d'œuvre théâtral.

Mais — et voici le bénéfice inattendu de ce séjour en un pays si étranger à son caractère et à son cœur — l'Algérie a rendu à Jules Lemaître l'inestimable service de lui faire comprendre et aimer son propre terroir : le val de Loire, la Touraine, ses peupliers.

C'est l'Algérie qui lui a appris qu'il resterait « méfiant pour tout ce qui n'est pas de chez nous » ; c'est là qu'il a senti qu'il était, au fond, et en dépit d'un juvénile « goût de la bohème » et de l'aventure, un sédentaire-né, un adversaire de l' « inconnu », un provincial, un *terrien* tourangeau. Ecrivant, plus tard, de Paul Bourget voyageant outre-mer, il ne pourra s'empêcher de faire le procès de cette humeur itinérante. « Il y a, dit-il, quelque part un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers. C'est, pour moi, le plus beau paysage du monde, car je l'aime, et il me connaît. Cela me suffit... » Et ailleurs, en un de ses exquis *Billets du matin*, cette définition de lui-même : « Je suis un paysan, qui a son clocher, sa maison et sa prairie », formule imagée à laquelle il devait demeurer fidèle, malgré une existence qui contraignit ce « rural » à passer plus de vingt années assez loin de ses paysans de Tavers, c'est-à-dire à Paris.

« Monsieur Lemaître » chez Mme de Loynes.

En effet — caprice du sort — un soir de la Mi-Carême de 1885, le critique — hier obscur, porté brusquement à la célébrité par de retentissants articles à *la Revue Bleue* sur Renan, Gaston Boissier et Georges Ohnet — rencontrera à une redoute du fastueux Arsène Houssaye celle qui va gouverner sa vie pendant près d'un quart de siècle. Oui, à trente-deux ans. Elle, la « comtesse de Loynes », ci-devant « Jane de Tourbay », autrement dit, selon Albert Thibaudet, « la plus célèbre des demi-mondaines du Second Empire », frise la cinquantaine. Très riche du fait de son mariage tardif avec le complaisant comte de Loynes, cette femme, très belle encore, intelligente et intrigante, a jeté son dévolu sur le critique dont Paris vient de s'engouer et qu'eût voulu s'attacher une autre mondaine, Mme Arman de Caillavet.

Un peu éberlué, mais tout de suite conquis, le « nouveau Sainte-Beuve », comme l'appelle Patinot, le directeur des *Débats*, qui vient de lui confier la critique dramatique au poste tenu jusqu'alors par J.-J. Weiss, se rend aux avances de la grande dame, dont le salon fut ouvert sur les instances de l'un de ses plus notoires « protecteurs », le prince Napoléon, dit Plon-Plon. Depuis 1859, tout ce qui compte à Paris dans l'art, les lettres et la politique a plus ou moins été familier de ce milieu, où brillèrent Gautier, Taine, Renan, Emile de Girardin, Flaubert... sans compter « l'éducateur » même de la maîtresse de céans, Sainte-Beuve, auquel elle doit son surnom « odorant et mystique », savoir : « la madone aux Violettes » (1).

A défaut d'une sensualité qui, en lui, ne fut jamais très exigeante, le nouveau favori ne pouvait cependant point échapper aux séductions d'une Egérie capable, à tout instant, d'évoquer — connus et appréciés dans leur familiarité — d'aussi grands noms de la littérature d'hier. Aussi bien, auprès d'elle, Jules Lemaître a-t-il, en quelque sorte, complété son éducation littéraire. Mais il lui doit bien plus : pour lui, comme pour Anatole France Mme de Caillavet, la comtesse de Loynes s'est instituée la diligente et constante « patronne » d'une œuvre nombreuse et variée qu'à défaut de cette instance, parfois bien abusive, nos deux écrivains eussent peut-être, le succès et les lauriers conquis, poursuivie avec quelque nonchalance.

Autre trait commun à ces maîtresses notoires de salons rivaux : elles ne se dépensèrent point seulement, l'une à maintenir son champion dans la voie du roman ; l'autre à pousser le sien au théâtre ; de ces académiciens elles entendirent faire également des hommes politiques. L'occasion s'y prêtait admirablement avec cette affaire Dreyfus qui les amena tous deux à jouer un rôle retentissant, chacun, et à regret, de son côté de la barricade. Pour son compte, Jules Lemaître devenait, en 1898, président de la *Ligue de la Patrie française* puis membre influent de la royaliste *Action française*, se dépensant, jusqu'en 1904, en une campagne ardemment « nationaliste ».

Toutefois, l'apologiste d'*Opinions à répandre* manquait de fermeté de caractère et peut-être de conviction intime pour ne point, surtout après la mort de son Egérie (1908), revenir à son démon secret, à ces « jeux de la littérature » dont six années de combats assez vains semblaient l'avoir « désenchanté ».

Au surplus, il vieillit lui aussi, ayant du reste joui d'une santé toujours assez fragile, et quelque peu compromise par la succulence d'une table, chez Mme de Loynes, dont Léon Daudet rappelle qu'elle était la première de Paris. Tavers, où il se rendait fidèlement en fin de chaque semaine, le verra pour des séjours de plus en plus prolongés. Il y invente ses contes délicieux, sans cesser de songer à ce théâtre qu'il a toujours aimé. Il décline et, brusquement, un jour, s'aperçoit avec terreur que, frappé de « cécité verbale », *il ne peut plus lire*. Atroce déchirement que vient, aussi brutalement, accroître la nouvelle de la Grande Guerre. Et, dans le désarroi des tout premiers jours de la tourmente, il disparaît, usé et meurtri, sans que ses nombreux amis et admirateurs aient pu, sauf Gustave Téry, aller accompagner à sa dernière demeure celui qui va dormir près du ru familier, de la Loire murmurante et de son cher clocher.

Un « homme » à travers une « œuvre ».

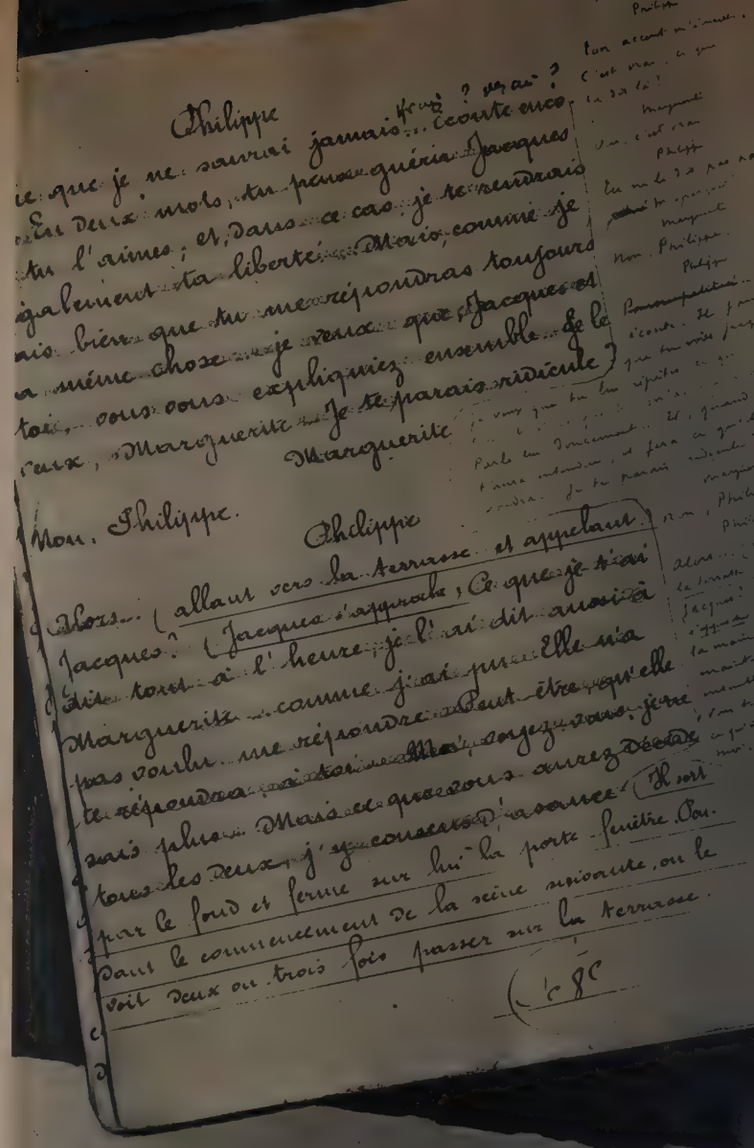
Cette revue des éléments constitutifs de la personnalité de Jules Lemaître permet peut-être de mieux comprendre le sens, les tendances et même la méthode d'une œuvre nombreuse et diverse. Or, ces traits essentiels de « l'homme », ce n'est point tant dans le mince chapitre intitulé *Mes souvenirs* que l'on peut les découvrir, mais bien plutôt à travers toute une œuvre qui n'est, à cet égard, qu'une longue confidence. C'est pourquoi, et seulement à l'aide de telles et telles pages de chacun de ses ouvrages, digressions adroitement détachées et rassemblées, il serait facile de composer, ce qui l'eût ravi, un *Jules Lemaître par lui-même*. Et peut-être un jour tenterons-nous cet essai, par reconnaissance envers un écrivain dont s'enchanta notre jeunesse et auquel, selon le mot si humain d'André Billy, il nous est impossible de « repenser jamais sans tendresse ».

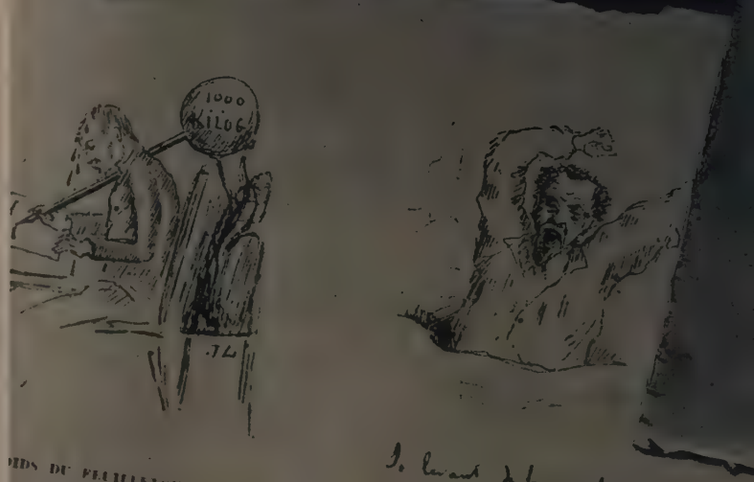
---

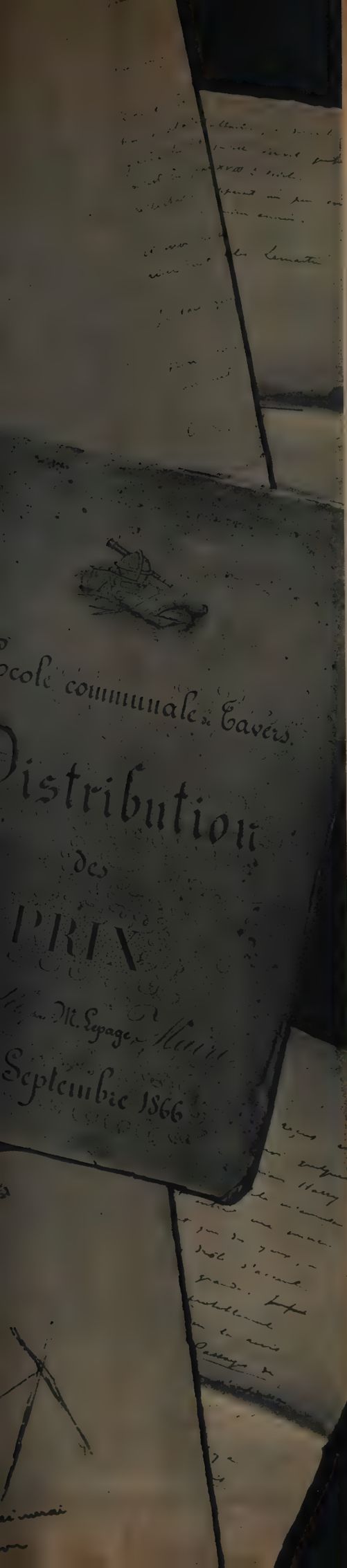
(1) V. Myriam Harry : *la Vie de Jules Lemaître*, 1946, Flammarion édit.

La maison de Jules Lemaître à Tavers. On a souvent dit que l'écrivain était originaire de cette localité. En réalité il était né au village voisin de Vennecy.

A gauche : Jules Lemaître à douze ans. **A droite :** portrait par Julien Tavernier. **Ci-dessous :** portrait de Mme Myriam Harry par son fils F. Perrault-Harry.







LES SOUVENIRS DE JULES LEMAITRE

PAR MYRIAM HARRY

C'ETAIT en janvier 1911. Après un long séjour en Tunisie, j'allais aux éditions Fayard faire mon service de presse. Sur une table face à la mienne je vis une pile de **Fénelon,** de Jules Lemaître, M. Fayard entra, et son regard allant de mon livre à celui de l'académicien :

« Vous devriez bien lui porter votre bouquin. Vous n'avez jamais eu un prix de l'Académie.

— Il ne doit pas aimer la littérature exotique.

— Que si ! Il est très éclectique. Vous ne le connaissez pas ?

» Très aimable, très accueillant, vous verrez. Il reçoit les dimanches après-midi, 39, rue des Ecuries-d'Artois. »

Je fus introduite presque aussitôt dans une vaste bibliothèque, éclairée sur toute sa façade d'un vitrail chaudement coloré.

Devant ce vitrail, une longue table et, devant cette table, une cathèdre tournant le dos à la porte et dépassée d'une floconneuse touffe de cheveux blancs.

La touffe disparut et Jules Lemaître, vêtu d'une moelleuse étoffe grise, vint au-devant de moi, les mains tendues et un rire dans ses yeux bleus.

« Ah ! la petite Sulamite ! »

Il m'indique un profond fauteuil et oriente le sien vers moi, les mains sur les accoudoirs, deux mains blêmes, lourdes, parcourues de grosses veines de plomb.

Il me questionne sur ma vie, mes livres, mes voyages.

Et nous restons à causer comme de vieilles connaissances, dans une atmosphère de docte sérénité...

Depuis j'y suis retournée presque tous les dimanches.

Il s'informait de mon travail, me contait l'emploi de sa semaine ou me lisait un de ses « billets du matin » écrits pour l'austère journal **le Temps,** si spirituels, si étincelants qu'Adrien Hébrard les appelait « les feux follets de mon cimetière ».

NOTRE ami le peintre Julien Tavernier, surnommé saint Pierre, revenait d'Algérie avec des toiles chaudement colorées et des chants arabes. Il ne cessait de vanter ce pays.

« Eh bien, dit Jules Lemaître, allons l'hiver prochain en Algérie. Je m'y chaufferai au soleil et m'y reposerai les artères.

— Pas en Algérie, m'écriai-je, en Tunisie, au fin fond de la Tunisie, à Zarzis, petite plage de la Grande Syrte, face à l'île des Lotophages, où Mathô voulut emporter Salammbô, « car l'air y est si doux qu'il empêche de mourir ».

— Eh bien, allons à Zarzis. Zarzis est doux comme un nom de **l'Odyssée.** »

A partir de ce soir-là nous ne parlions plus que de notre maison de Zarzis. Jules Lemaître, qui dessinait fort bien, jetait les plans des coupoles, des murs blancs, des galeries à faïences bleues. Et déjà nous croyions vivre au chaud soleil de Zarzis, dans l'insouciance de l'Afrique...

LA maison de Jules Lemaître à Tavers, appelée la « maison Charles », fut l'ermitage du physicien Charles, qui avait inventé le ballon à hydrogène et épousé sur le tard la ravissante Elvire chantée par Lamartine. Il y était venu se cacher pendant la Terreur. Jules Lemaître dormait dans sa chambre et par la fenêtre aimait à imaginer l'écharpe d'Elvire flottant sous les arbres. Malicieusement, il se vantait d'avoir couché « approximativement » dans le lit de Lamartine.

En haut : une page du manuscrit d' « Amitié », pièce demeurée inédite. Les remaniements dans la marge sont de la main de Lemaître. Les fragments manuscrits reproduisent des passages de la préface de « la Petite Fille de Jérusalem », roman de Myriam Harry, les dernières lignes écrites par Jules Lemaître. Celui-ci avait un vrai don de dessinateur, comme le montrent ces croquis et le dessin dont à treize ans il ornait le palmarès de l'école.

LUCIEN GUITRY lui causa une grande déception. Sur sa demande, Jules Lemaître avait écrit une pièce : **Amitié** — au titre ironique — et Guitry, qui l'avait gardée un an, qui avait distribué les rôles, commencé les répétitions, la lui rapporta : « Décidément, je ne peux pas la jouer, elle est trop triste. — Elle est comme la vie... », répondit Jules Lemaître, très affecté. Cependant, Albert Carré, administrateur de la Comédie-Française, le pria de la lui confier. Deux heures après il revint : « Je joue **Amitié.** Seulement je vous demande de fondre les quatre actes en trois. » Refaire sa pièce douloureuse, revivre ses souffrances mentales multipliées par des soucis littéraires ! Il refusa, puis, comme toujours, céda aux instances amicales. Il se remit péniblement au travail, mais Carré préférait maintenant la première version. Jules Lemaître s'était habitué à la seconde.

Les deux hommes ne purent s'entendre, la pièce fut abandonnée.

LE 2 août 1914, jour de la mobilisation générale, je voulus partir aussitôt pour Tavers. Mais on n'acceptait plus ni voyageurs ni dépêches. Mon mari décida de me conduire par la route. Mais à la porte Maillot les grilles étaient fermées et des centaines d'autos attendaient en désarroi. Nous courons à la porte Dauphine, à la porte de Versailles, à toutes les portes de Paris. Devant toutes les grilles les autos tournaient en tous sens comme des souris prises dans une souricière géante.

Revenus à la porte Maillot, nous la trouvons ouverte, mais il est trop tard pour partir. Nous obtenons, le lendemain, avec quelle difficulté ! une autorisation pour deux jours. Constamment arrêtés pour le visa de transport, il est 3 heures quand la haute tour de Beaugency se silhouette. J'espérais qu'on eût pu cacher à Jules Lemaître l'ordre de la mobilisation. Mais il était affiché sur sa propre porte, et derrière, effaré, exsangue, il nous attendait. Le tambour du garde champêtre l'avait renseigné. Avidement il nous questionnait. Et le soir il nous fit promettre de le ramener à Paris. Peut-être pourrait-il encore être utile à quelque chose... Mais, la nuit, il fut frappé de paralysie presque totale. Son médecin était mobilisé. Un autre vint d'Orléans. Il nous déclara que tout espoir était perdu.

Jules Lemaître expira trois jours plus tard. Son enterrement fut plus simple encore que celui de son ami vigneron mort peu avant, et auquel il avait assisté, disait-il, comme à la répétition générale du sien.

La comtesse de Loynes par Amaury-Duval
Cette toile est au Louvre.

PAR ANNE ZEGEL

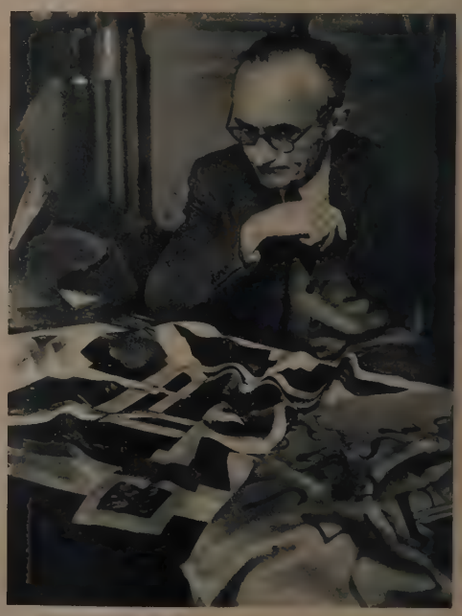
Boutons, colliers, fleurs, boucles d'oreilles, Line Vautrin a trouvé pour les accessoires de la parure féminine des formes qui renouvellent le colifichet et qui font de bagatelles écloses au caprice de la mode d'aimables objets d'art auxquels le temps donnera du style.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

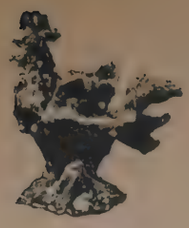
Les artistes créateurs de colifichets complètent l'œuvre des couturiers et permettent à la femme une note d'élégance toute personnelle.

L'art appliqué n'est pas un violon d'Ingres pour Madeleine Scellier, dont l'imagination se plaît à inventer clips, boutons et colliers.

Artiste aux activités multiples, Cassandre veut être en même temps qu'un créateur un artisan soucieux de la perfection de son travail.



lifichets



Les colifichets tiennent une place importante dans l'histoire de l'art. Ils apparaissent, avec le recul du temps, non seulement comme des accessoires de la parure féminine, mais aussi comme les témoins d'une époque et d'un style. Les musées les exposent près des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Ils sont de tous les temps : art égyptien, art grec, art byzantin, moyen âge, Renaissance... Bijoux, étoffes, châles ramenés des lointains pays, fabriqués par des artisans inconnus dans un dessein souvent essentiellement pratique, ils présentent, par l'ingéniosité de l'invention, par le fini du travail, une valeur artistique indéniable, et, devenus des trésors précieux, on peut les admirer enfermés dans des vitrines.

Des artistes contemporains perpétuent ces traditions ; la création des colifichets, en particulier celle des foulards et des boutons, leur permet de donner libre cours à leur imagination et à leur fantaisie, en présentant parfois des aspects imprévus de leur talent. Certains d'entre eux ont vu là un moyen de prendre contact plus directement avec le public, de mêler l'art à la vie quotidienne et de contribuer ainsi à son agrément.

Les multiples activités de Cassandre : peinture, affiches, décors et costumes de théâtre, art graphique et typographie, répondent à ces préoccupations. Il y apporte la perfection d'une technique longuement étudiée, à laquelle s'ajoute l'originalité d'un style personnel. Pour lui, il n'y a pas de grand art : « Il n'y a, dit-il, qu'une tâche accomplie avec ou sans art ; ce qu'il faut, c'est trouver l' « écriture » la mieux adaptée à l'objet qui vous intéresse. » C'est ainsi qu'il professe le culte du « beau métier », qui concilie les dons du créateur avec la virtuosité de l'ouvrier ; la valise sortie des mains de l'artisan qui travaille chez un grand sellier présente à ses yeux une valeur artistique comparable à celle des chefs-d'œuvre de maîtres connus. Pour lui, dessiner et peindre des foulards, ce n'est qu'une nouvelle expression de son art. L'intérêt de cette réalisation ne le cède en rien à celui de ses autres travaux.

Surtout connu par ses tissus d'ameublement aux tons chauds, aux motifs interprétés dans des couleurs éclatantes, Cavell crée aussi des foulards. C'est en cherchant à donner à chaque tissu une unité dans la couleur et le dessin par un procédé cher à Matisse, celui des découpages de papiers multicolores, que lui sont apparues toutes les possibilités que peut offrir une semblable méthode.

C'est ainsi, par exemple, que naît toute une faune aquatique : un poisson se transforme en carpe, en limande ou en raie suivant les caprices du coup de ciseaux. Les motifs, ensuite disposés artistiquement sur un carton, sont imprimés sur des cotonnades, dont ces dernières années ont vu s'affirmer la vogue. Ces foulards de Cavell apportent dans le domaine de la mode le même caractère d'originalité que ses tissus dans l'ameublement.

Etrange et mystérieuse, Mme Léonore Fini peint des portraits ; transformés par ses pinceaux, ses modèles deviennent des personnages irréels. Sa peinture semble bien loin des réalités de l'art appliqué, et cependant les couturiers apprécient sa féminité poussée à l'extrême et très souvent ils ont recours à elle pour illustrer des programmes, dessiner des flacons de parfum ou renouveler les figures classiques du jeu de cartes. Chacune de ses créations porte l'empreinte de sa personnalité. Et ce foulard, dessiné pour Jean Dessès, où sur la douceur de la soie apparaissent de grands ciseaux tranchants, entourés de silhouettes féminines qui semblent danser dans les plis, n'ouvre-t-il pas les portes du domaine de la fiction et du rêve ?

Mme Léonore Fini habite le royaume des ombres dans un vieil hôtel du Marais. Elle trouve certainement dans cet ancien quartier de Paris une atmosphère propice à l'inspiration baignée de surnaturel qui caractérise son œuvre.

Mais à côté des foulards et autres colifichets, le bouton, ce modeste accessoire, a retenu l'attention de quelques artistes, tels que Madeleine Scellier.

Les habitués des galeries de la rue de Seine connaissent bien ses dessins, empreints de tristesse, d'enfants perdus aux coiffures baroques, de jeunes femmes aux grands yeux étonnés et mélancoliques, pudiques dans leur nudité dévoilée. Mais connaissent-ils Madeleine Scellier céramiste ? Durant des mois, elle a fait des essais de coloris, mélangeant les émaux et recommençant inlassablement. Elle a enfin réalisé des poteries, des plats aux nuances rares, au milieu desquels, imprévu, surgit un dessin.

Des sujets habituels de la céramique elle est passée à des objets tout différents, dont elle a réussi à faire des œuvres d'art. La mode est pour elle une source d'inspiration constante ; et que ce soit le bouton qui va garnir le tailleur, le clip qui accompagne la robe, ou le collier aux teintes vives qui égaiera le sévère pull-over noir, chacun présente la même recherche, tant du point de vue du coloris que de l'apparence.

Mais on ne saurait parler d'art dans le colifichet sans nommer Line Vautrin. Elle en est, en quelque sorte, la spécialiste. Ces dernières années, elle a donné à cette industrie un essor particulier ; elle crée, dessine et parfois exécute elle-même ses articles. Chaque pièce sortie de ses mains est un petit chef-d'œuvre.

Sa boutique du Faubourg-Saint-Honoré est l'endroit où l'on est assuré de trouver l'objet de bon goût : fleurs, colliers, boucles d'oreilles, poudriers ou... boutons. A vrai dire ce sont ces derniers qui ont fait sa réputation en France et à l'étranger. Elle a, en effet, renouvelé la fabrication du bouton, créant un style nouveau. Imitée, copiée — mais n'est-ce pas là la rançon du succès ? — elle a été une des premières à introduire le bouton de céramique dans la couture. Sans cesse elle a des idées nouvelles ; anciens, modernes, de nacre, d'écaille, de corozo, simples ou compliqués, ces boutons sont de toutes formes.

Pour la Saison de Paris, Line Vautrin a dessiné des écharpes en prenant pour thèmes des rébus. Elle offre ainsi à chacun un moyen discret et plein d'esprit de faire des déclarations... d'amour, bien entendu.

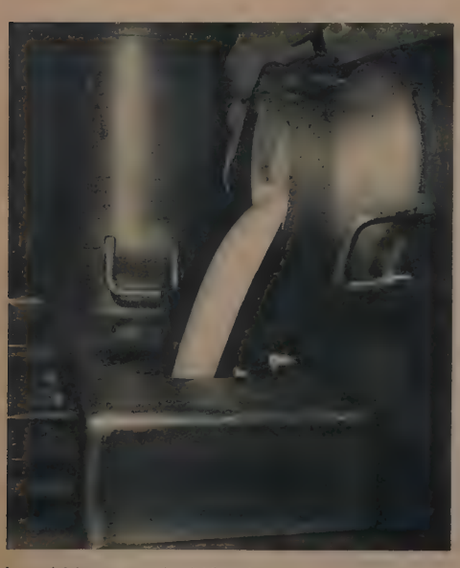
Car Line Vautrin ajoute à son talent l'humour d'une Parisienne très spirituelle.

Peintre ou dessinatrice de foulards, Léonore Fini se meut avec aisance dans le rêve et par quelque détail plonge toujours dans l'irréel.

Le découpage de papiers pratiqué par Matisse a donné à Carell l'idée de la technique qu'il applique à ses tissus et à ses foulards.

Issus des hasards heureux que les ciseaux dispensent, les foulards et les carrés de Carell s'agrémentent d'une faune fantaisiste.

LES BIDONS ARRIVENT des fermes où ils ont été collectés. Un ouvrier les pose l'un après l'autre sur la bascule et annonce leur poids. qu'un autre employé note en regard du nom de chaque fournisseur, tandis que d'autres prélèvent des échantillons.



Les bidons sont vidés dans un premier bac où chaque crème perd son individualité.

DE LA FERME A LA CRÉMERIE...

EN SUIVANT LA CHAINE DU BEURRE

PAR CLAUDE YELNICK

Le beurre (et tout spécialement le beurre du pays d'Auge) fait partie, pour chaque Français, de ce patrimoine gastronomique dont il est très fier, aussi fier que de son vin et de sa cuisine en général. A juste titre, cela va de soi. Mais qui se soucie de la fabrication du beurre moderne ? C'est (l'encyclopédie *dixit*) « une matière grasse et onctueuse qu'on retire du lait » et qu'on tartine sur du pain quand on ne la met pas à fondre dans la soupe ou à rissoler dans un plat. A la ferme, le beurre s'obtient dans une baratte, maniée vigoureusement par une fermière aux joues roses.

Pourtant le beurre moderne a une histoire, une histoire qui commence, bien sûr, à la ferme et qui finit, naturellement, sur notre table. Ce sont les étapes intermédiaires qui ont changé...

L'aube se lève sur le pays d'Auge. Dans les rues de Lisieux ou d'Isigny, des camions s'en vont aux champs, dans un tintamarre métallique de bidons vides entre-choqués. Les équipes de ramassage de la crème quittent la beurrerie pour leur quotidienne tournée. Dans chaque ferme, les bidons sont emplis de la crème prélevée sur le lait de la traite, et les camions reviennent à l'usine, où les premiers arrivés pointent en fin de mati-

APRÈS LE DÉCAPOTAGE, la crème est montée jusqu'aux bacs de préparation.

PAR CE ROBINET, les tanks de maturation se déversent dans les barattes.

CES ÉCHANTILLONS sont analysés : le fermier est rémunéré suivant la teneur en crème. .

Ci-dessous : un plan imprimé reproduit la disposition des vingt-quatre échantillons.

née. Ils accostent, l'un après l'autre, à une plate-forme surélevée, véritable quai de cette gare routière spécialisée. Les bidons, tarés d'avance, contiennent en moyenne une vingtaine de litres de crème. Ils sont pesés sans perte de temps, chacun muni d'une étiquette numérotée correspondant au fermier producteur. Car la crème n'est pas anonymement brassée par les machines sans avoir été soumise à de brèves mais complètes formalités d'état civil. C'est que le producteur est payé, en effet, en proportion de la teneur de sa crème en matière grasse, et en même temps qu'on pèse les bidons pleins on prélève un échantillon qui prend place dans un petit récipient, une sorte de gobelet. Ces gobelets sont rangés dans des casiers à leur taille, qui en contiennent chacun vingt-quatre, en trois rangées de huit. Un plan imprimé reproduit la disposition de ces vingt-quatre échantillons en vingt-quatre cases correspondantes, où sont notées les origines de chaque échantillon. En recevant les casiers, le laboratoire n'aura qu'à prélever les échantillons pour les analyser dans des tubes contenus, eux aussi, dans des supports de trois rangées de huit. Ainsi, l'échantillon sera identifié d'un bout à l'autre de l'analyse par le seul emplacement du récipient qui le contient, répété sur la fiche signalétique correspondant aux éprouvettes. Pas d'erreur possible, mais aussi point de paperasse inutile ni de temps perdu.

CEPENDANT, dûment immatriculée, la crème est déversée dans un bac où elle perd son individualité, sinon, comme nous venons de le voir, tout lien comptable avec la ferme d'origine. Un ouvrier au geste prompt et ferme empoigne les bidons pleins et les renverse au-dessus du bac, où un jet de vapeur d'eau achève d'entraîner la crème, qui, sans cela, resterait collée aux parois. Les bidons vides, posés à la queue leu leu sur une piste à rouleaux, sont poussés cahin-caha jusqu'au poste de lavage, où ils seront stérilisés et mis en état de reprendre la route le lendemain matin.

Quant à la crème, elle coule, du fond du bac originel, dans un tuyau gros comme le poing et, passant dans une pompe vigoureuse, grimpe au premier étage dans un flamboiement de chromes aseptiques. La pasteurisation l'attend, par chauffage à 50° d'abord, puis à 90°. Un passage sous vide et une réfrigération par contact avec des tuyaux emplis d'eau de puits froide à 12°, puis glacée, complètent l'opération. Désormais la crème est bactériologiquement pure, c'est-à-dire que si, par impossible, une vache était tuberculeuse (ce que des contrôles rigoureux rendent de plus en plus improbable) les bacilles qu'elle aurait pu transmettre à son lait auraient péri dans l'aventure. Mais si la crème est « stérile », elle est débarrassée aussi des ferments qui, dans le beurre dit « fermier », lui donnent ce goût auquel nous tenons tous, avec raison. Ce goût, les beurriers vont le rendre à la crème, qu'on se rassure.

Dans un petit flacon, une liqueur brune repose en attendant son tour : ce sont des ferments concentrés. (Faut-il dire que, malheureusement, ils sont en général importés du Danemark ?) Le contenu du précieux flacon, versé dans un flacon un peu plus vaste empli de lait, accomplira en vingt-quatre heures son office, qui est de transformer ce lait à son tour en ferment. Puis le ferment transmettra à son tour le flambeau (si l'on peut dire) à un ballon plus grand encore pour finir, de vingt-quatre heures

DU FLACON de gauche, le ferment ensemence le flacon de droite, puis celui du centre...

... avant d'ensemencer les « topettes » et enfin les tanks de maturation **(ci-dessus).**

LA BARATTE a fait son office. Le beurre qu'elle fournit présente un aspect granuleux...

... qu'il perdra seulement après malaxage. **Ci-dessous :** une vue de la salle des barattes.

DANS LES MACHINES A EMPAQUETER sont enfournés, après malaxage...

... D'ÉNORMES MONCEAUX DE BEURRE qu'a apportés un grand chariot métallique.

CES CAISSETTES reçoivent les demi-livres et les quarts de beurre destinés à la vente.

PENDANT L'EMPAQUETAGE, les poids sont vérifiés sur des paquets pris au hasard.

LA FIN DE LA CHAINE : les caissettes s'emplissent ; le circuit est terminé.

CE TUYAU déverse dans les bidons des producteurs le babeurre nécessaire à l'élevage.

en vingt-quatre heures, dans un bidon de 40 litres, appelé « topette ». Le contenu de cette topette, jalousement surveillé par un personnel qualifié pendant toute la durée de l'opération, sera précipité dans un énorme bac empli de crème pasteurisée, où un bras d'Hercule mécanique brassera le tout jusqu'à l'homogénéité parfaite.

Le visiteur qu'on amènerait là les yeux bandés (et peut-être aussi narines bouchées, car l'usine entière fleure la crème et le beurre) se demanderait peut-être, en entendant cette palette ronronnante fouiller ce liquide blanc et visqueux, si l'on ne fabrique pas ici quelque matière plastique. Il y a tant de crème qu'on évoque, à la voir lissée sous la palette imperturbable, le petit déjeuner d'un Gargantua robot...

Un nouveau pipe-line conduira cette crème ensemencée (après fermentation pendant la nuit dans les bacs de maturation) jusqu'aux monumentales barattes de bois où une fenêtre permet à l'ouvrier responsable de suivre à chaque instant la naissance du beurre en grains. Quand l'opération est finie (elle dure environ trois quarts d'heure), un robinet s'ouvre et déverse un flot de liquide blanchâtre : le babeurre, que grand'mère appelait « petit lait ». Tout à l'heure, pour que rien ne se perde, les fermiers d'alentour viendront emplir, à une pompe semblable à celle qui alimente en eau les locomotives, des bidons du précieux sous-produit, dont ils nourriront leurs porcs.

Lavé à grande eau, le beurre en grains sera malaxé pour devenir cette pâte homogène que des chariots, poussés à la main, amèneront dans la salle d'empaquetage. Ces wagonnets contenant plusieurs quintaux de beurre ont de quoi donner le vertige. Là encore, on songe, tant on est loin de l'échelle humaine en la matière, à une tartine pour ogre affamé, une tartine pour laquelle on guette machinalement l'arrivée d'une miche colossale. Point de miche, car, dans la salle voisine, des machines débitent les paquets de beurre comme des petits pains. Un rouleau dévide le papier tout imprimé aux armes du fabricant, une vis sans fin, vrillant le beurre, l'amène au moule qui le presse sur toutes les faces du futur quart ou de la demi-livre prochaine. Et c'est la chaîne finale. Des infirmiers (pardon ! des ouvriers...) en blouse blanche les placent dans les caissettes du conditionnement final, sans oublier de glisser entre deux paquets une bande de papier parcheminé destinée à faciliter au client, après l'ouverture de la caisse, l'extraction du premier paquet. De temps à autre, l'ouvrier prélève au hasard un paquet qu'il place, d'un geste automatique, sur une balance automatique aussi. Si l'aiguille (la tare est faite d'avance, une fois pour toutes) demeure au zéro, tout va bien. Sinon, il faudra régler l'empaqueteuse coupable : le fait est rare. Toutes les secondes environ, un paquet de beurre surgit de l'orifice. En bas, les derniers bidons de crème sont pesés, vidés, nettoyés, stockés, tandis que le pipe-line hisse au premier étage les derniers hectolitres de crème du beurre qui aboutira ici, en petits paquets débités par la machine au rythme implacable de ses pignons huilés.

Ce reportage a été réalisé dans l'usine et grâce à la courtoisie de la direction et du personnel de la beurrerie Gautier, de Lisieux.

Reportage photographique *France-Illustration* (Pierre Bizet).

LES PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET

LE CINÉMA IMAGINAIRE

DE tout temps les voyageurs qui revenaient des contrées lointaines ont essayé d'éblouir leurs compatriotes par le récit de leur expédition. De tout temps les générations suivantes les ont traités de menteurs. Ulysse devrait être le père des géographes.

Le Français, qui ignore par définition la géographie, est en effet peut-être plus inapte que tout autre à la compréhension de ces relations lointaines. Surtout, plus inattentif. « J'ai remarqué, note André Siegfried au seuil de sa « Géographie poétique des cinq continents » (1), que si nous racontons nos voyages, seuls les écoutent ceux qui les ont faits avec nous. Pourquoi ? Parce que, tandis que nous parlons, ils voient repasser dans leur souvenir des tableaux de villes, de mers ou de montagnes : la magie de la mémoire fait revivre dans leur esprit des atmosphères chargées d'émotion, des débarquements glorieux sous le premier soleil du matin, de silencieux départs dans la tristesse de l'aube, des couchers de soleil merveilleux donnant à quelque ville banale de l'Orient des reflets de Terre promise. » Et, très modestement puisque ce texte est une préface, il ajoute : « Je me suis souvent dit avec mélancolie, la mélancolie de celui qui écrit — la peinture, la musique quelquefois seraient plus expressives — que rien, non rien, ne remplace la vision directe... »

Quelque chose y supplée pourtant : la photographie.

J'en ai en ce moment trois exemples sous les yeux.

LE premier exemple est l'album que Georges Duhamel vient de consacrer au Japon (2).

Que savions-nous du Japon moderne ? L'auteur lui-même énumère les sources qu'il a pu consulter avant de tenter le voyage : Félicien Challaye, des ouvrages de géographie, d'ethnographie, des livres d'art, des relations historiques, des témoignages, des récits, des dépositions. « Mais cela réuni, ajoute-t-il, n'a pas encombré ma table de travail. » Tout cela, surtout, n'était pas évocateur...

Certes, cet album de cent cinquante pages ne prétend ni ne peut être une somme. Dirai-je pourtant que je lui devrai beaucoup plus qu'à un épais traité ? Et cela, dans la mesure exacte où le texte collabore avec l'image.

Car la présence de l'image permet au texte une concision qu'Ulysse, précisément, n'avait pas. L'image plante le décor, peint les costumes, fixe le geste. C'est l'image qui juxtapose cet homme agenouillé pour la cérémonie du thé, ces ruines qui ont pour cause une bombe au lieu du tremblement de terre traditionnel, ces visages d'acteurs tourmentés, ces buildings, ces masques de démons. Autour de l'image le texte court, déchargé de tout ornement inutile. Quand j'y lis, par exemple, que « les hommes, à de très rares exceptions près, portent le costume occidental », un coup d'œil me suffit pour découvrir une image de la rue qui me précise plus parfaitement la nature de cette exception que ne le ferait une statistique.

Je dirai plus encore : l'image rapproche.

En même temps que son album consacré au Japon, j'achevais le cinquième volume des « Lumières sur ma vie » (3), de Georges Duhamel. Ici, pas besoin d'image : les souvenirs de l'écrivain se déroulent dans un cadre, ou tout au moins dans un contexte qui nous est familier. Eh bien, ma lecture terminée, je constatai que les deux ouvrages se situaient pour moi exactement « à la même distance » : dans le cas du Japon l'image avait suppléé à l'absence d'habitude.

Mais j'avais annoncé un second exemple. Il est peut-être plus significatif encore.

Un album vient de paraître chez Hachette, dont on peut souhaiter qu'il inaugure une véritable collection : la qualité des images et du texte nous rend même impatient de la voir continuer.

Il est dû à la collaboration de l'abbé Leconte, professeur aux Facultés catholiques de Lille, et de Frédérique Duran, photographe aux dons admirables. Il s'appelle : « Dans les pas de Jésus » (4).

Mieux que je ne le saurais faire, S. Em. le cardinal Liénart précise le sens de cette tentative de recréation. « Ces dernières années, dit-il, l'interprétation des livres saints a été facilitée par un appel fréquent aux commentaires des Pères de l'Eglise, par une étude très poussée de la philologie et des problèmes historiques et littéraires. Cependant, comment dégager toute la valeur surnaturelle de ces textes sans les replacer dans le milieu où ils ont été composés ? La Révélation de Dieu aux hommes s'est incorporée à l'Histoire, elle s'est manifestée à une époque et en un lieu précis. »

Cette historicité — cette incarnation — la photographie lui donne une valeur immense. Je vous assure qu'on ne peut se défendre d'une grande émotion (une émotion qui n'est pas exclusivement une émotion d'ordre religieux) lorsqu'on lit comme légende d'une image où le soleil se reflète sur un coin d'eau, trois barques et trois oliviers : « Il vit deux frères, Simon, dit Pierre, et André, son frère, qui jetaient le filet dans la mer. »

Ici, une « présence » est suscitée, avec une évidence comparable à celle que l'on peut ressentir dans une salle de cinéma...

CE rapprochement du documentaire imprimé et du documentaire cinématographique, j'ai voulu en vérifier l'exactitude sur un troisième cas.

Plutôt qu'un autre ouvrage d'art — on aurait pu penser au « Portail royal de Chartres », qu'a récemment achevé Daniel-Rops — j'ai cherché un volume qui abordât de front la difficulté. J'ai trouvé celui que Jean Bruchesi a consacré au « Canada » (5).

On se représente la somme d'obstacles que constitue l'évocation, en quelques pages, d'une entité aussi riche d'aspects et aussi mal connue des Français. M. Jean Bruchesi, qui est à la fois un écrivain et un économiste (il assure le sous-secrétariat d'Etat de la province de Québec), a ordonné son livre avec précision. Cent trente photographies complètent le texte. J'ai fermé les yeux après avoir lu le livre. L'image du Canada en mouvement avec ses pêcheurs, ses cultivateurs, ses chutes, ses aciéries, son bois flotté et ses traditions s'est mise à défiler devant moi comme sur un écran. Et tandis que le mot « Fin » surgissait, en lettres blanches, recouvrant le visage émouvant du « Beau Dieu » de Vaudreuil, j'entendais la voix du speaker qui achevait son commentaire : « ... pour les uns comme pour les autres, la vieille devise de Québec n'a rien perdu de son sens profond : « Je me souviens. »

... Oui, décidément, le livre illustré est devenu pour nous un cinéma imaginaire.

SERPENTS OU ORIFLAMMES ? Cette curieuse vision, extraite de l'album composé par Georges Duhamel sur le Japon, nous montre le séchage de la soie.

LE cinéma a pour le lecteur un avantage immense : le commentaire y est réduit au minimum. Le cauchemar des immenses descriptions s'éloigne.

Peut-être y perd-on çà et là en évocations lyriques ; on y gagne en agrément et en précision. Le livre de géographie cesse d'être un monument que l'on range sur les rayons de sa bibliothèque pour l'en ressortir à de rares occasions. Il reste à portée de la main. C'est un cinéma permanent.

(1) Editions de la Passerelle. — (2) *Le Japon entre la tradition et l'avenir* (soixante photographies). Mercure de France. — (3) Mercure de France. — (4) Hachette. — (5) Nathan.

Ruggero Ruggeri dans le rôle d'Henri IV...

L'OPINION D'YVES GANDON SUR ACTES DE GRACE ET RUGGERO RUGGERI

TENANT résolu du spectacle coupé, Michel de Ré, directeur du théâtre du Quartier-Latin, voudrait cependant que ses spectacles conservassent une certaine unité. Ce louable souci l'a déterminé à grouper sous le même titre d'*Actes de grâce* trois pièces d'époques et d'auteurs différents : *Justice est faite*, de Maurice Prax et Gabriel Tallet, *les Aveux les plus doux*, de Georges Arnaud, et *Fraternité*, de Fernand Fleuret et Georges Girard. Les deux premières, dont le ton d'ailleurs ne se ressemble pas, font penser à un premier état de *la Tête des autres*. Mais la première est antérieure de près d'un demi-siècle à la pièce de Marcel Aymé, tandis que la seconde lui est postérieure. Les auteurs de *Justice est faite* marquent d'assez rares qualités d'observation aiguë et ironique : c'est du Théâtre Libre où l'on cligne de l'œil. Dans *les Aveux les plus doux* M. Georges Arnaud reste l'auteur du *Salaire de la peur* : il ne nous épargne aucune brutalité, qu'il s'agisse du geste ou de l'expression, jusqu'à en devenir à peu près intolérable, mais l'authenticité du témoignage n'est pas douteuse. Enfin *Fraternité*, par sa verve bouffonne, sa caricature haute en couleur d'une révolution sud-américaine, nous rappelle deux écrivains disparus l'un et l'autre dans des conditions tragiques et qui furent à la fois de grands érudits et des hommes de l'esprit le plus fin. Une satire corrosive de la magistrature, un tableau révoltant de certaines méthodes policières, une farce délirante autour d'un cadavre et d'un poteau d'exécution, voilà un spectacle bien accordé aux misères et aux gentillesses du temps, « en prise directe sur la contemporanéité », pour parler comme nos jeunes maîtres jargonneurs.

Michel de Ré l'a monté avec beaucoup d'ingéniosité, et toute sa troupe, sur le minuscule plateau de la rue Champollion, fait preuve d'un entrain irrésistible. Pascal Mazzotti est le grand comique du lot, et ses grimaces déchaînent immanquablement le rire. Peut-être cependant gagnerait-il à les modérer parfois. Par sa grâce souriante, son naturel, son visible plaisir à se trouver en scène, Mlle Françoise Dorin, qui a de qui tenir, éclaire toute la soirée. Mais il faut louer aussi l'excellent Roger Hanin, presque hallucinant de vérité dans *les Aveux les plus doux* et impayable soudard dans *Fraternité*. Jacques Sommet, Michel Piccoli, Ivan Peuck et Delphine Seyrig complètent heureusement ce juvénile ensemble. Si vous aimez les pickles et les alcools un peu raides, vous remercierez Michel de Ré.

SOUS le patronage de S. E. l'ambassadeur d'Italie, la tournée officielle du grand acteur Ruggero Ruggeri a donné deux pièces de Pirandello au théâtre Saint-Georges : *Henri IV* et *Tout pour le mieux*. On aurait pu craindre un récital organisé au seul profit du virtuose. Il n'en a fort heureusement rien été, et c'est une troupe bien cohérente, dont chaque élément tenait sa partie sans défaillance, qui nous a été présentée. L'interprétation du rôle d'Henri IV par Ruggero Ruggeri est une merveille de mise au point. Je préfère toutefois m'attarder un peu sur *Tout pour le mieux*, pièce de ton plus classique, encore que son « pirandellisme » ne soit pas discutable. L'histoire du malheureux Martino Lori, qui, vingt ans après la mort de sa femme bien-aimée, se rend tous les jours au cimetière pour découvrir, peu après le mariage de sa fille Palma, qu'il a été trompé et que son enfant n'est pas de lui, porte bien la marque de l'auteur des *Six Personnages*. C'est le thème du mensonge universel et du malentendu chronique où sont contraints de vivre les hommes.

Ruggero Ruggeri, dans le rôle du vieil homme usé par la vie et le chagrin, est de premier ordre dès son entrée en scène. Il a l'échine basse, le visage ravagé, la lèvre lourde, l'œil éteint ou perdu dans une morne rêverie. De ses lèvres s'échappe une voix lasse, brisée. Mais attendez ! C'est que Martino Lori est encore, après vingt ans, tout à sa douleur de veuf, et si son entourage, et notamment le sénateur Salvo Manfroni grâce à qui sa fille Palma peut faire un brillant mariage, semble le considérer comme quantité négligeable, c'est que ce vaincu ne connaît pas son malheur. Il ne le connaîtra qu'au second acte ; il n'apprendra qu'à ce moment-là, de la bouche de Palma, que celle-ci n'est pas sa fille. Quelle explosion ! Ce n'est plus la douleur résignée, mais la douleur furieuse qui paraît alors dans les gestes saccadés et la voix raffermie de Ruggero Ruggeri. Son art dépasse la technique supérieure pour rejoindre la vie. J'ai été profondément ému.

... et dans celui de Ruggero Ruggeri.

Il serait injuste de ne pas signaler, aux côtés du grand acteur, Mme Margherita Bagni, d'un humour ravissant dans le rôle de la Barbetti, et Sergio Tofano, dont le jeu sobre et d'un surprenant naturel provoque une hilarité de bon aloi (quel Knock il a dû faire à Rome !). Distribuons encore un *satisfecit* à l'aimable Lea Padovani et à la belle Andreina Pagnani, et souhaitons de les revoir avec leur chef de file.

AVANT SA RENTRÉE A PARIS, MARCEL MARCEAU NOUS CONFIE SES PROJETS

Avec son visage irrégulier, mobile, à la fois plein de tourment et de lumière, il me fait penser au Grand Meaulnes et à la Fête Etrange... Il parle autant avec ses mains, longues et fines, qu'avec sa voix frêle. Il parle avec « cette confiance et ce besoin d'amitié qu'ont les enfants la veille d'une grande fête ».

C'est la veille d'une grande fête.

« Nous partons pour le Mai Florentin. Le 28, nous serons de retour à Paris. A la Comédie des Champs-Elysées, ce sera le grand jeu, la grande épreuve. Le spectacle comprendra en première partie *Un Soir aux Funambules*, sur une musique de Joseph Kosma et dans des décors de Jacques Noël : un malheureux garçon égaré, qui ne peut faire du théâtre malgré son désir, devient homme-sandwich et rôde la nuit devant le théâtre des Funambules. Il rêve au jeu des personnages à l'intérieur. Le Pierrot blanc, Deburau, et tous les personnages classiques du mime glissent à travers ses songes... En deuxième partie, nous présenterons une pantomime. Le sujet est emprunté à Nestroy, auteur viennois de l'époque 1840, critique féroce, ardent révolutionnaire. Voici le thème des *Trois Perruques* : un homme aux cheveux rouges aime, sans vouloir l'avouer, une femme aux cheveux rouges... Il veut réussir dans la société, il emprunte trois perruques. La noire lui permet d'entrer dans le monde de la finance, la blonde, de se glisser parmi les mondains et les poètes, la grise, parmi les sages. Mais il reviendra à la vérité. La musique est de Beschof.

— Avez-vous des projets cinématographiques ?

— Oui, adapter les *Trois Perruques* et tourner la première partie de notre spectacle.

— Que pensez-vous du ballet ? La danse influence-t-elle le mime ?

— Ce sont deux arts absolument distincts. J'aime la danse avec passion. Mais il ne faut surtout pas mêler les genres ; trop de ballets contemporains négligent la danse pour le mime. Pourtant j'aime le ballet dramatique... La grande différence est celle-ci : le mime joue sur l'attitude ; la danse joue sur l'espace. Le mime a ses racines dans la terre. La danse vole.

— La danse espagnole doit vous toucher ?

— Profondément. Mobile, elle est pourtant ancrée dans le sol.

— Quel est votre grand rêve ?

— Créer une *commedia dell' arte française*. Dans huit ans peut-être y parviendrons-nous. »

Et Marceau s'en va parmi les siens, douze garçons et filles, comme lui des passionnés de leur art.

Martine Cadieu.

APRÈS CANNES...

GARY COOPER A PERDU LA BATAILLE DE MORFONTAINE

La vicomtesse de Saint-Sauveur et l'acteur américain se préparent à disputer leur match. **Au second plan** : notre collaborateur Marcel Idzkowski.

Venu en France pour le Festival de Cannes, Gary Cooper a profité de son séjour pour prendre quelque détente. Fervent joueur de golf, il s'est mesuré, sur les « links » de Morfontaine, à la vicomtesse de Saint-Sauveur, championne internationale, et à M. Paul Chadourne. Gary et son coéquipier, M. Philippe Boegner, ont dû s'incliner, mais le grand acteur américain avait des excuses. N'ayant apporté ni ses chaussures ni ses clubs — il était arrivé du Mexique par avion — il emprunta des souliers trop petits et des clubs qui n'étaient pas non plus à sa taille. Le handicap était assez sérieux pour que sa défaite fût plus qu'honorable.

Photographies *Tennis et Golf*.

Un bon fauteuil n'est pas à dédaigner... surtout quand il a fallu jouer avec des chaussures trop petites.

QUAND « MADAME DE... »
CHASSE A COURRE

PAR MARCEL IDZKOWSKI

ENTRE Clairefontaine et Rochefort-en-Yvelines avait lieu l'autre matin une chasse à courre. Mais n'était-ce pas la meute de la duchesse d'Uzès et ne reconnaissait-on pas les chevaux de M. Maurice Otto ?

Comme il n'y a plus de chasses en cette époque de l'année, notre surprise fut profonde jusqu'à l'instant où nous reconnûmes une très belle cavalière : c'était Mme de...

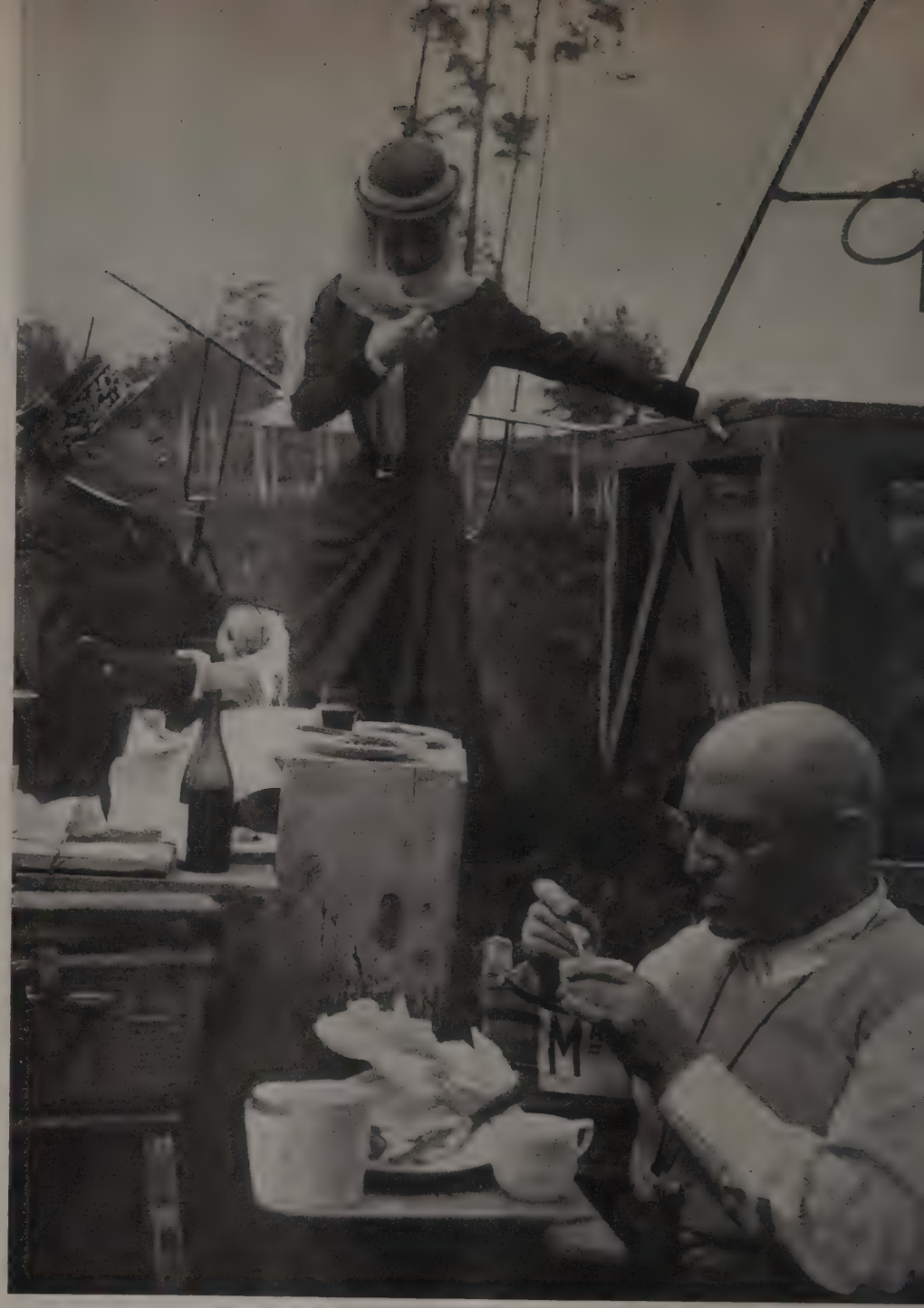
Vous êtes trop au courant de la vie de Paris pour ne pas savoir que la jolie Mme de... n'est pas très heureuse avec son mari, le général de..., et que ce couple est personnifié à l'écran par Danielle Darrieux et Charles Boyer dans le film que Max Ophuls réalise d'après le roman de Louise de Vilmorin après l'avoir adapté avec Annette Wademant et Marcel Achard, celui-ci étant l'auteur des dialogues.

C'est au cours de cette partie de chasse que se situe un incident assez dramatique : un des cavaliers tombe de cheval. Mme de... croit, à tort, que c'est le baron Donati, et se trouve mal. Le général de... s'apercevra de la sorte que le baron (Vittorio de Sica) courtise sa femme.

Pour tourner ces extérieurs, Max Ophuls a exigé que la chasse à courre fût aussi sincère que possible.

Vittorio de Sica, qui, dans ce film, n'est qu'acteur, tournait pour la première fois hors des studios italiens, mais s'est très bien entendu avec Max Ophuls. « Avec un réalisateur italien, avoue-t-il, nous aurions peut-être discuté, mais Ophuls a le charme... de Vienne ! » Ce qui est paradoxal pour un metteur en scène né à Sarrebruck !

Charles Boyer et Danielle Darrieux, qui formèrent avant la guerre le couple de *Mayerling*, sont heureux de se retrouver dans ce film, mais Charles Boyer ajoute en souriant : « J'espère que nous ne resterons plus si longtemps séparés, car, à la cadence d'un film tous les quinze ans, vous voyez où cela nous entraîne ! »



CHARLES BOYER, en dolman noir à brandebourgs et képi à feuilles de chêne, est au bivouac avec sa partenaire Danielle Darrieux et Max Ophuls. Celle-ci sera « Madame de... » dans le film tiré du célèbre roman de Louise de Vilmorin. **Ci-dessous :** les deux interprètes.

LA CHASSE A COURRE a été tournée en forêt de Rambouillet. La ville avait prêté la voiture, que tiraient des chevaux de l'armée. Des soldats de la garnison tenaient les rênes.

France

★ *Vous qui êtes abonné à* **ILLUSTRATION** *faites abonner vos amis*

LE MONDE ILLUSTRÉ

Chaque fois que nous recevrons **DEUX** abonnements de votre part vous recevrez **GRATUITEMENT** un album de notre collection SÉLECTIONS D'ART :

CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN
CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE
(DÉJA PARUS)

★

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE
LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE
(A PARAITRE EN MARS)
(Voir au dos.)

Il vous suffira de faire remplir 2 des bulletins ci-dessous par vos amis, après leur avoir fait choisir la catégorie qu'ils souhaitent, de les détacher suivant le pointillé et de les affranchir.

TARIF DE NOS 3 CATÉGORIES D'ABONNEMENTS

	FRANCE ET UNION FRANÇAISE			ÉTRANGER		
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an....	4.700	6.000	7.000	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.400	3.100	3.600	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à 49 numéros de 52 pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. L'abonnement n° 2 est composé de 49 numéros de 44 pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de 3 numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend 49 numéros de 44 pages (informations, études, reportages), ainsi que 3 numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également 24 numéros de notre Supplément théâtral et littéraire

Le Supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés de la catégorie 3, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A la demande de .....

Je désire souscrire à un abonnement: C^le 1 C^le 2 C^le 3

DE 1 AN
DE 6 MOIS

(Rayer les mentions inutiles.)

Je verse ce jour la somme de: .....

par mandat postal ou chèque bancaire ou chèque postal (Paris n° 4670-19).

Nom .....

Adresse: .....

DATE : SIGNATURE :

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A la demande de .....

Je désire souscrire à un abonnement: C^le 1 C^le 2 C^le 3

DE 1 AN
DE 6 MOIS

(Rayer les mentions inutiles.)

Je verse ce jour la somme de: .....

par mandat postal ou chèque bancaire ou chèque postal (Paris n° 4670-19)

Nom .....

Adresse: .....

DATE : SIGNATURE :

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A la demande de .....

Je désire souscrire à un abonnement: C^le 1 C^le 2 C^le 3

DE 1 AN
DE 6 MOIS

(Rayer les mentions inutiles.)

Je verse ce jour la somme de: .....

par mandat postal ou chèque bancaire ou chèque postal (Paris n° 4670-19).

Nom .....

Adresse: .....

DATE : SIGNATURE :

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A la demande de .....

Je désire souscrire à un abonnement: C^le 1 C^le 2 C^le 3

DE 1 AN
DE 6 MOIS

(Rayer les mentions inutiles.)

Je verse ce jour la somme de: .....

par mandat postal ou chèque bancaire ou chèque postal (Paris n° 4670-19).

Nom .....

Adresse: .....

DATE : SIGNATURE :

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A la demande de .....

Je désire souscrire à un abonnement: C^le 1 C^le 2 C^le 3

DE 1 AN
DE 6 MOIS

(Rayer les mentions inutiles.)

Je verse ce jour la somme de: .....

par mandat postal ou chèque bancaire ou chèque postal (Paris n° 4670-19).

Nom .....

Adresse: .....

DATE : SIGNATURE :

NOTRE NOUVELLE COLLECTION

« Sélections d'Art »

DÉJA PARUS :

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSEES DE BERLIN ★ LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts.

Texte inédit de Waldemar George.

A PARAITRE EN MARS :

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE ★ LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX : 1.800 FRANCS — POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FRANCS

EXPÉDITEUR

Timbre à 12 francs.

France ILLUSTRATION LE MONDE ILLUSTRE

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e

EXPÉDITEUR

Timbre à 12 francs.

France ILLUSTRATION LE MONDE ILLUSTRE

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e

EXPÉDITEUR

Timbre à 12 francs.

France ILLUSTRATION LE MONDE ILLUSTRE

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e

EXPÉDITEUR

Timbre à 12 francs.

France ILLUSTRATION LE MONDE ILLUSTRE

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e

EXPÉDITEUR

Timbre à 12 francs.

France ILLUSTRATION LE MONDE ILLUSTRE

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e

EXPÉDITEUR

Timbre à 12 francs.

France ILLUSTRATION LE MONDE ILLUSTRE

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 23 au 30 mai 1953

LE Soleil continue sa ronde aux Gémeaux ; rarement pléiade aussi brillante lui fit un tel cortège : Mars, Jupiter, Mercure. Et ce signe ne reçoit que de bons aspects.

Gémeaux, la Terre est à vous ! Les Etats-Unis vont prendre une place encore plus prépondérante dans les conversations en cours. Cette semaine contient sept jours calmes et même heureux. Les mauvais carrés de Pluton sont enfin terminés pour l'instant. Même les dernières heures du mois de mai vont répandre une atmosphère de douceur.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	3e Décan : vous faites exception à la règle générale, la violence est encore votre compagne. Les ruptures sentimentales sont à votre porte. Gardez votre calme.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Après avoir eu des heures si mouvementées, les jours paraissent ternes.
Le **21** Mai et le **21** Juin	Osez, osez ! Même si votre thème est très blessé, des joies vous sont certainement réservées.
Le **21** Juin et le **22** Juillet	2e Décan : reposez-vous, soignez-vous, prenez des forces morales et physiques afin de mieux affronter les périls qui vous guetteront en juillet.
Le **22** Juillet et le **23** Août	Légers soucis pour le 1er Décan. 2e et 3e Décans : joies, stabilité, quiétude.
Le **23** Août et le **23** Septembre	Journées pénibles, dangereuses, sauf si dans votre natal Uranus est bien disposé. Extrêmement dangereux pour les natifs de 1942, 1943, 1944.
Le **23** Sept. et le **24** Octobre	Période qui peut être magnifique si l'on sait en profiter.
Le **24** Oct. et le **23** Novembre	Les natifs du Scorpion ne sont pas les plus favorisés en ce moment, sauf le 2e Décan, surtout 15e et 16e degrés. Un événement brusque peut rendre la vie bien jolie.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Si votre AS. est dans ce signe, votre VIIe Maison est aux Gémeaux et Vénus et Pluton en Trigone. Ces transits peuvent avoir une grande importance dans votre vie sentimentale et matrimoniale. Célibataires, vous pouvez vous marier.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier	Tristesse, spleen. Rien ne peut vous distraire ; tout vous ennuie et vous déçoit.
Le **22** Janvier et le **20** Février	Tous les bonheurs sont là, sauf pour les 20e et 21e degrés.
Le **20** Février et le **21** Mars	Ni calme, ni joie en ce moment. Le carré venant des Gémeaux bouleverse votre trop grande sensibilité, sauf les Soleils au 16e degré ; mais un événement inattendu peut faire connaître la victoire sur ces ennuis.

THÈME ASTRAL DE Mlle X..., née le 29 mai 1925 à...

UN orgueil très grand, trop grand, soutenu par une confiance totale en soi, en ses désirs et ses conceptions, a fait franchir bien des barrières, comme par miracle, mais le juste retour des choses fait naître parfois, de tant de présomption, des difficultés sentimentales, qui se groupent en un terrible faisceau. Mais toujours les rebondissements propres aux Gémeaux soutiennent cette nature.

Mettez un peu dans l'ombre cet orgueil dominateur, et votre existence en sera plus heureuse. Ne soyez pas double comme vous aimez l'être à l'égard de vos semblables.

Vous pourriez beaucoup améliorer votre vie en modifiant votre état d'esprit ; Uranus en 3e Maison vous le permet, vous y encourage même ; ses brusqueries vous tentent et vous aideront à comprendre ce qu'il faut atténuer dans votre comportement, car la leçon de la vie va heureusement vous indiquer (Jupiter transitant le Soleil) que le bonheur est surtout fait de mansuétude manifestée à l'égard d'autrui.

Vos projets de mariage sont certains, et quand Jupiter franchira votre 7e Secteur, vers le 11 juin 1953, ou quand ce même Jupiter touchera votre Vénus, vers le 25-28 juillet, ces jours peuvent être choisis pour votre mariage. Mais, ces jours passés, il y aura beaucoup moins de possibilités de réaliser ce projet ; il faudrait alors attendre les dates de 1954, vers mai.

Vous êtes subtile, raffinée, charmante et agréable quand vous le voulez, mais si instable même dans votre situation. Il faut absolument vous fixer ; tous et chacun ont des défauts, vous ne trouverez pas une situation parfaite, cela n'existe pas.

Votre imagination est grande, vous pouvez peut-être écrire, mais en collaboration, pas seule, car, alors, votre imagination est trop morbide... des traductions peut-être. Vous parlez, je pense, une langue étrangère, à moins que des études non suivies vous fassent maintenant rencontrer bien des difficultés. Cette occupation vous sera peut-être bien utile, car votre santé peut arrêter par moments votre activité dans tout autre domaine, et comme votre Soleil vous donne une grande puissance de travail, vous ne pouvez rester inactive, même souffrante.

Vous savez être une parfaite maîtresse de maison, quand vous n'êtes pas entraînée par une de ces crises où vous sacrifiez tout aux jouissances matérielles. Heureusement pour vous, Saturne en 11e Maison vous assure, ayant le Capricorne en 1er Maison, que la seconde partie de votre existence vous apportera la sécurité et de grandes satisfactions, quand vous aurez vraiment forgé vous-même votre esprit par l'expérience trouvée parmi les leçons de la vie, après avoir compris que ce que vous désirez est impossible à acquérir.

Votre versatilité a troublé vraiment vos études et même vous a créé des difficultés dans le foyer de votre enfance.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA YOUGOSLAVIE

Vladimir Dedijer, *Tito parle* (N. R. F. Gallimard, 480 pages). La personnalité de Tito s'est imposée avec une telle force que l'Occident se montre de plus en plus curieux de le connaître. A cette curiosité répond ce livre d'un de ses ministres, qui fut pendant quatorze ans son compagnon de lutte. M. Dedijer laisse la parole à son « héros », faisant ainsi de ce récit une biographie parlée. Il évoque la jeunesse de Josip Broz, sa carrière de militant, ses prisons. On a émis diverses hypothèses sur le pseudonyme de Tito, qu'il adopta en 1937 ; en fait, il le choisit un peu au hasard : c'était un nom assez répandu dans son pays natal et qui avait été porté par un écrivain du XVIIIe siècle.

Tito lance un appel au soulèvement le 22 juin 1941, lorsque l'Allemagne attaque l'Union soviétique. Alors naît le mouvement des « partisans » ; leur nom est emprunté aux guérilleros espagnols de 1808 et aux patriotes russes de 1812.

Ses rapports avec Staline ne furent jamais cordiaux. Il lui avait un jour envoyé un télégramme ainsi conçu : « Si vous ne pouvez nous envoyer aucune aide, du moins ne nous mettez pas des bâtons dans les roues. » Dimitrov, qui aimait les Yougoslaves, dit à Tito : « Le Hazyahyin (l' « hôte », nom que ses familiers donnaient à Staline) a piqué une colère épouvantable contre toi : il trépignait de rage ! »

« Nous avons combattu vingt mois sans le secours de personne », rappelle Tito. Churchill seul l'encouragea et lui vint en aide. Quand il rencontre pour la première fois Staline, en septembre 1944, l'atmosphère est pénible. Il veut à tout prix abolir en Yougoslavie le régime monarchique. Au contraire, le maître du Kremlin lui conseille de restaurer le roi Pierre. « Reprends-le momentanément et, à la première occasion, poignarde-le tranquillement dans le dos. »

Ces malentendus devaient aboutir à la rupture entre Tito et Moscou. De Staline le dictateur yougoslave dira : « Un homme qui se sépare du peuple et se laisse mettre sur un piédestal ne peut espérer inspirer que la crainte ou la haine. »

PARIS :

Jacques Hillairet, *Evocation du Vieux Paris : les Faubourgs* (les Editions de Minuit, illustrations de Roger Borriès, 738 pages). C'est le second volume d'une collection appelée à remplacer, en les amplifiant, les guides, aujourd'hui dépassés, de Rochegude et Dumolin. L'auteur — de son vrai nom le colonel Coussillan — a parcouru rue par rue, immeuble par immeuble les sites qu'il décrit et peuple de souvenirs ou d'anecdotes qui donnent à son livre autant de couleur que de variété.

De précieux index rendent la consultation de ce gros volume rapide et aisée ; c'est un instrument de travail qui a sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui aiment à retrouver le Paris historique en filigrane dans la ville moderne. Il leur permettra de faire un voyage dans le temps en compagnie d'un guide érudit pour lequel les vieilles demeures n'ont point de secret et dont les connaissances représentent une somme considérable de lectures et d'explorations.

Dans son précédent volume — la collection complète doit en comporter cinq — il avait étudié les quartiers du centre. Ici, il nous fait parcourir les faubourgs, anneaux concentriques de la cité dont le développement jalonne les phases d'une évolution historique. Rien de la sécheresse d'une nomenclature : épisodes et citations jetés à profusion donnent à ces pages le charme d'une flânerie et la valeur d'une leçon.

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE : JACQUES DUMAINE

AMBASSADEUR de France au Portugal, Jacques Chilhaud-Dumaine a succombé, à Paris, aux suites d'une opération, à cinquante-six ans. Attaché d'ambassade à Londres, secrétaire à Rio de Janeiro, il avait en 1943 rallié Alger où il avait rempli les fonctions de sous-directeur au commissariat des Affaires étrangères. En 1945, il

fut nommé chef du protocole. Sa distinction, son tact, son urbanité convenaient à merveille à ce poste délicat qu'il occupa pendant six ans et où il a réglé de nombreuses et importantes réceptions. En 1951 il fut nommé à Lisbonne. Il était officier de la Légion d'honneur. Avec lui disparaît un diplomate excellent.

LÉGION D'HONNEUR

HAUT commissaire en Afrique occidentale française, M. le gouverneur général Cornut-Gentille a été promu commandeur de la Légion d'honneur au titre du ministère de la France d'outre-mer. On connaît l'œuvre importante accomplie par M. Cornut-Gentille en A.-E. F. d'abord, puis en A.-O. F. Il a donné une magnifique impulsion aux vastes territoires placés sous son autorité. La distinction qui vient de lui être conférée récompense à juste titre ses éminentes qualités d'administrateur et son infatigable activité.

LE DIMANCHE MISSIONNAIRE DES MALADES

LE jour de la Pentecôte sera, comme chaque année, consacré à une « Journée missionnaire des malades », organisée à la demande même du Saint-Siège, qui adresse à cet effet des instructions aux directeurs de l'Union missionnaire du clergé dans les diverses nations de l'univers chrétien. Cette journée comporte divers exercices spirituels auxquels participeront les malades. Une image, dont le verso reproduit une prière, a été spécialement éditée pour être distribuée aux malades.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LE SOUVENIR NAPOLÉONIEN EN L'ÉGLISE DES INVALIDES

SUIVANT une tradition qui fut établie en 1921, année du centenaire, la messe anniversaire de la mort de Napoléon a été célébrée aux Invalides, dans l'église du Dôme. Le général Campana, représentant le président de la République, et le prince Murat, représentant le prince Napoléon, assistaient à la cérémonie ainsi que M. Gavini, secrétaire d'Etat à la Marine, le général Dassault, grand chancelier de la Légion d'honneur, le général Zeller, gouverneur militaire de Paris.

L'officiant (notre photographie) donna l'absoute au tombeau, sur lequel avaient été déposés la redingote et le petit chapeau de Sainte-Hélène, l'épée de Waterloo et le grand cordon de la Légion d'honneur. A l'issue de l'office, six aigles de la Grande Armée, portées par des invalides, défilèrent sous le dôme aux accents de « la Marche consulaire ».

Courrier musical

L'ILE-DE-FRANCE PRÉPARE SES FESTIVALS

TOUT autour de Paris s'annoncent, pour les six semaines à venir, quatre cycles de fêtes musicales. J'entends déjà des protestations : « C'est beaucoup, c'est trop, veut-on la saturation ? » Oui, mais, par son assiduité, le public, le premier, dément ces objections ; en outre, grâce à la coordination que permet le double appui du ministère de l'Education nationale et de la Radiodiffusion française, ils ont chacun leur physionomie particulière et se complètent plus qu'ils ne se nuisent ; de plus, les décors de ces galas musicaux servent à merveille les principes d'un tourisme artistique fort à l'honneur aujourd'hui ; enfin, la pseudo-concurrence des festivals suscite, en réalité, une émulation nécessaire en même temps qu'elle donne à des artistes, à des ensembles de valeur, jeunes ou consacrés, de multiples occasions de se faire connaître et applaudir. Tout bien pesé, la balance l'emporte en faveur des festivals, et c'est pourquoi leur vitalité s'affirme avec persistance.

« Les Nuits de Sceaux », qui donnent, du 17 mai au 4 juillet, une série de concerts, les samedis et dimanches au pavillon de l'Aurore, font précéder leur festival de musique française ancienne, moderne et contemporaine de trois séances de musique étrangère, inaugurées, le 17 mai, par le « Tricentenaire de Corelli », auquel succédera le concert Bach-Hændel du 23 mai, sous le patronage de la légation de Suisse, et celui de musique italienne, le 24. Le 16 juin la municipalité de Sceaux apportera sa participation au spectacle de ballets, où les artistes de l'Opéra évoqueront quatre périodes du « Bal de Sceaux », de Balzac ; le 21 juin le lycée Lakanal, qui compta parmi ses élèves Giraudoux et Alain-Fournier, accueillera « les Amours des dieux », de Mouret, musicien de la duchesse du Maine et des divertissements de Sceaux.

Clamart, du 28 mai au 13 juin, restera fidèle à son principe de « musique à la portée de tous », sans concession, toutefois, à la qualité des programmes et des interprètes : récital de piano, soirée de jazz, musique contemporaine, gala de danse dans le séduisant décor de plein air du théâtre de verdure, concerts symphoniques et spirituels, soirée de folklore russe. Pour son cinquième festival, l'active petite cité s'est assuré, comme précédemment, le concours des meilleurs solistes, chefs et ensembles : Jean Doyen, Cluytens, Pierre Capdevielle, les chœurs de Saint-Eustache, les danseurs de l'Opéra, l'ensemble Féodor Potorjinsky.

Versailles, dans le cadre de ses « Semaines d'art », annonce, avec le « Premier Salon des artistes d'Ile-de-France », quatorze concerts, principalement consacrés aux musiciens des XVII[e] et XVIII[e] siècles : au théâtre Montansier, « Hommage à Couperin », gala lyrique Monsigny-Grétry et, le 13 juin, première audition publique de la « Messe du Sacre de Louis XVI » ; à la chapelle du château, concerts spirituels, enfin « Mozart à Trianon ».

Royaumont, pour ses sixièmes « Semaines musicales internationales », donnera, du 6 au 21 juin, six concerts dans le réfectoire gothique de son abbaye, musique chorale, principalement : espagnole, avec l'admirable ensemble de Pampelune, Renaissance française, musiciens de Louis XIV et, pour finir, les « Cantates » et « l'Art de la fugue », de Bach.

L. MAURICE-AMOUR.

COURRIER DE LA DANSE

SIMONE JACQUES-MORTANE

ON ne prête pas assez d'attention aux compagnies d'amateurs, qui souvent cachent de belles richesses. Simone Jacques-Mortane a présenté à la salle Pleyel un festival danse-musique-poésie.

Sa plastique musicale repose sur le sens du rythme. Pour rendre les nuances du rythme il faut une longue éducation du système nerveux et musculaire. Le rythme compris par l'intelligence est retenu par le corps, à la façon du souffle, et rendu comme une voix, avec ses inflexions et sa puissance expressive. On peut arriver alors à une parfaite maîtrise du geste, et un texte intelligible peut s'écrire dans l'espace par les mouvements du corps.

L'illustration de cette méthode par des textes et des musiques interprétés n'est pas toujours probante. D'abord parce qu'il s'agit d'amateurs, ensuite parce que trop de précision de solfège et de géométrie refroidit l'inspiration. L'interprétation d'un texte de Claudel par la plastique est discutable, bien que cette troupe ait figuré dans « le Soulier de satin » à la Comédie-Française. Mais Simone Mortane a fait une splendide chorégraphie pour l'andante de la V[e] Symphonie de Beethoven. Chaque danseuse représente un instrument. Les voix qui entrent se coulent, se fondent les unes dans les autres, les attitudes hautes, vibrantes des violons, le glissement lent de la flûte, l'assurance mâle des cuivres, tout cela est véritablement de la musique visible... selon les principes de Balanchine.

M. C.

COURRIER THÉATRAL

« L'HOMME AU PARAPLUIE » AU THÉATRE CHARLES-DE-ROCHEFORT

JE ne suis pas plus friand des pièces policières que des romans de la même inspiration. Cependant, lorsqu'une œuvre ingénieusement agencée comme l'Homme au parapluie se manifeste dans une saison aussi neutre que celle-ci, je l'écoute avec grand plaisir.

Apprenez tout de suite que, bien qu'il y ait mort par empoisonnement et toutes les apparences d'un assassinat, aucune des personnes en scène n'est coupable et que tout finira bien.

M. Grégoire Aslan tient le rôle du policier. Il le fait avec la désinvolture et l'inquiétante gaîté de l'homme qui est bien sûr de conduire son coupable à la potence. M[me] Mary Grant a des gestes et des regards qui, pour un peu, nous feraient croire qu'elle joue du Strindberg, et la pièce en prend curieusement comme une couleur psychologique. Luce Fabiole et Henri Guisol méritent tous deux des compliments.

La pièce — anglaise, bien entendu — est de W. Dinner et W. Morum.

M. Pol Quentin l'a adaptée en français avec adresse.

Vandéric l'a très soigneusement mise en scène.

Je ne vois pas, dans ces conditions, pourquoi elle n'irait pas — qui sait ? — à la cinq-centième représentation.

Y. G.

M. BITTEL, directeur général de l'Office du tourisme à Zurich, accepte la friandise que lui offre une souriante Suissesse en costume cantonal.

L'OFFICE DU TOURISME SUISSE A CINQUANTE ANS

L'OFFICE national suisse du tourisme à Paris, agence officielle des chemins de fer fédéraux suisses, a fêté le 7 mai son cinquantenaire par une brillante réception donnée dans ses locaux du boulevard des Capucines. En même temps dans les salons du premier étage était inaugurée une fort intéressante exposition : « la Suisse touristique en 1903 ». A la réception assistaient

De dr. à g. : MM. BLASER, BOUCOIRAN et BITTEL.

de nombreuses personnalités suisses et françaises. De charmantes jeunes femmes portant les gracieux et pittoresques costumes des cantons helvètes faisaient les honneurs aux invités, qui se retrouvaient devant un excellent buffet abondamment garni de vins et de spécialités suisses, qui furent fort appréciés. Le ministre de Suisse à Paris, M. Pierre de Salis, honorait de sa présence cette agréable réunion. Près de lui on remarquait : MM. Meili, conseiller national, président de l'Office national du tourisme à Zurich ; Favre, directeur général des chemins de fer fédéraux à Berne ; Bittel, directeur général de l'Office du tourisme à Zurich ; Boucoiran, directeur général du tourisme français, ainsi que des représentants de la S. N. C. F., d'Air France, des agences de voyages et de la presse. Tous s'accordèrent pour féliciter de ses efforts M. Blaser, directeur de l'Office parisien, dont l'activité et la courtoisie sont de précieux facteurs dans le succès de l'organisme qu'il anime.

LES FILS DES TUÉS

LES Fils des tués (ainsi se nomme la Fédération nationale des fils des morts pour la France des deux guerres) ont tenu à Nice leur vingtième congrès, dont M. Bergasse, ministre des Anciens Combattants, a présidé la séance de clôture. Plusieurs délégations étrangères assistaient à ce congrès, où ont été discutées les questions intéressant les orphelins, les veuves et les ascendants des victimes de guerre.

LES SPECTACLES

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Ts les Soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

TH. des VARIÉTÉS
LA PUCE A L'OREILLE
de Georges Feydeau

ATELIER
LES FRÈRES JACQUES
30 représentations

LE CORPS ENSEIGNANT SUR LA CIMAISE

AIDER les membres du corps enseignant à s'évader de leur métier absorbant et pénible par la pratique d'un « violon d'Ingres », c'est le dessein que poursuit, par le truchement de l'Union française des œuvres laïques d'éducation artistique, la Ligue de l'enseignement. Encourager ceux des maîtres qui consacrent leurs loisirs à la peinture, c'est le rôle du Salon de l'Education nationale, que l'U. F. O. L. E. A. vient d'organiser pour la septième fois, au musée d'Art moderne. Accueilli par M. Senèze, secrétaire général de la Ligue de l'enseignement, M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a inauguré cette exposition.

De toutes les régions, quatre-vingts exposants ont adressé des envois de styles très divers, et dont certains témoignent d'un talent réellement original. Si les instituteurs y sont en grand nombre, les professeurs de dessin y figurent au premier rang. C'est l'un d'eux, M. Lambert, professeur au lycée Buffon, qui est représenté sur notre photographie auprès de son œuvre, intitulée Concours hippique. A droite, M. Boyries, un des organisateurs de cette manifestation.

VOYAGE EN EUROPE D'UN GRAND HOMME D'AFFAIRES AMÉRICAIN

PRESIDENT de la Champion Spark Plug Company, la grande marque de bougies d'allumage, M. Robert A. Stranahan est arrivé à Paris, le 13 mai, accompagné de sa femme et de sa sœur. C'était la première étape d'un voyage en Europe au cours duquel il assistera aux fêtes du couronnement à Londres. Il assistera aussi, à Hoylak et à Carnoustie, à des championnats de golf, auxquels participera son fils Frank, joueur réputé. Bien entendu, au cours de ses déplacements, M. Stranahan n'oubliera pas ses préoccupations de grand industriel et s'emploiera à renouer certaines relations. On sait que la firme que dirige notre hôte, les bougies Champion, est une colossale organisation et qu'il compte lui-même parmi les tout premiers pionniers de l'industrie automobile. Au cours de sa longue carrière il a d'ailleurs dirigé nombre d'organismes commerciaux et industriels. L'an dernier l'Université de Toledo lui a conféré le titre de docteur honoris causa.

RÉCEPTION DE BIENVENUE

UN cocktail a été donné par Trans World Air Lines à l'occasion de la nomination à Paris de M. Pierre Desautels, directeur du réseau international, et de M. Richard Mazzarini, directeur pour l'Europe. De nombreuses personnalités de l'aviation et du monde des affaires y assistaient.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

LES CUIRS D'ART RAFFINÉS ET LES AQUARELLES ARGENTÉES DE MARGARITA CLASSEN-SMITH

LES Amitiés françaises présentent « les Cuirs d'art et les Aquarelles » de Margarita Classen-Smith. Ses cuirs d'art témoignent d'un merveilleux « métier » ; l'imagination de l'artiste, sa fantaisie, son goût, d'un très grand raffinement, apparaissent dans ces œuvres dont la matière est séduisante. C'est toute une époque que nous retrouvons avec plaisir et qui évoque les fastes de Paul Poiret et de ses contemporains. Les aquarelles de Margarita Classen-Smith sont argentées : ce sont des paysages de Provence, notamment des vues du fort Saint-André, à Villeneuve-lès-Avignon, où elle vécut, ou quelques autres sites de France baignés d'une lumière diffuse.

NUS DE COUSTET

LA première exposition de Coustet comprend un ensemble de nus, féminins pour la plupart, quelques portraits et des fleurs. Des dons, certes, mais qui imposent maintenant un travail pour parvenir à accuser cette personnalité qui en est à ses débuts. Quelques nus sont traités avec un excellent sens des valeurs et dans une jolie matière. Nous souhaitons que Coustet pousse plus loin cette expérience. (Galerie Carmine.)

ALBERT ANDRÉ, ARTISTE SENSIBLE ET DISCRET

ART mesuré, sensible, art de peintre ; ainsi Albert André se révèle de nouveau à nous et s'impose par sa fine personnalité. Car Albert André reste encore fidèle aux vrais principes de la peinture : il dédaigne les vaines formules littéraires (formes inconscientes d'un académisme d'avant-garde !) autant que les « découpages artificiels », forme d'art décoratif qui n'a rien à voir avec la peinture.

Albert André excelle à évoquer l'atmosphère, aussi bien dans ses paysages nuancés que dans ses fleurs ou ses intérieurs d'une exquise intimité.

Nous apprécions aussi tout particulièrement ses dessins rapidement exécutés à la pointe de la plume ou du pinceau, aux noirs profonds. Vision faite de synthèse, doublée de poésie. (Galerie Huguette Berès.)

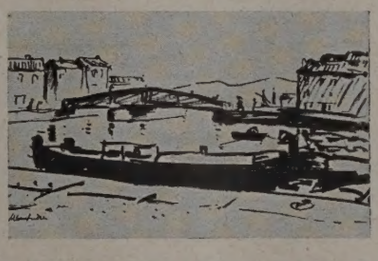
Maurice SERULLAZ.

ANDRÉ LHOTE, SON ŒUVRE, SON ENSEIGNEMENT

LES expositions rétrospectives, qui étaient autrefois réservées aux morts, ont l'avantage de mieux situer les vivants. Dans la spirituelle préface qu'il a écrite pour présenter lui-même son exposition (Galerie Art vivant), André Lhote nous parle de ses gaffes successives et de son insociabilité. Mais il oublie de nous dire le rôle considérable que son œuvre, son enseignement ont joué dans le monde de la peinture contemporaine.

En regardant ses œuvres d'avant 1914, où nous le trouvons déjà si constructeur avant d'avoir connu le cubisme, il est difficile de ne pas voir en lui un précurseur. D'instinct, il sent l'architecture du tableau et l'organise avec cette méthode qui ne peut venir que de la connaissance profonde des maîtres anciens. Ce qui peut frapper le plus — voilà l'avantage de ce genre de confrontations — c'est la rigueur envers soi-même, la fidélité, à travers les phases successives de l'évolution, à une discipline plus ressentie qu'imposée, bref une personnalité accusée. Ce ne sont pas les générations d'élèves qu'il a formés qui pourraient nous démentir. — B. CH.

ALBERT ANDRÉ. — « Paysage. »



ANDRÉ LHOTE. — « La Convalescente. »

GALERIE PAUL PÉTRIDÈS
53, rue La Boétie, Paris-VIII^e
ŒUVRES IMPORTANTES
de
MAURICE UTRILLO
Exposition organisée au profit de la Caisse de Restauration du CHATEAU de VERSAILLES sous le haut patronage de M. le Ministre André CORNU, Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts
VERNISSAGE LE MERCREDI 27 MAI,
de 16 heures à 20 heures.
Du 27 mai au 20 juin :
de 10 à 12 et de 14 à 18 heures.

LA SEMAINE HIPPIQUE

LE GRAND PRIX DE ROME

LA Piazza de Siena, vouée depuis le XVII^e siècle aux brillants carrousels, a été dernièrement le lieu d'élection du 22^e C. H. I. O. de Rome. On chercherait vainement un cadre mieux adapté, un climat plus spécifiquement latin.

Nous étions dans les jardins attenant à la Villa Borghèse, au centre même de la « Ville », qui, sans renier la majesté de ses ruines, se modernise fébrilement. Le passé s'estompait sous l'intensité du présent avec l'actualité d'une rencontre alliant l'élégance des gestes à la noblesse du sport.

Tout Rome était dans les tribunes pour applaudir les cavaliers de six nations, gouvernement, armée, ambassades, enfin le grand monde, cette haute société ayant survécu aux tribulations de l'histoire, dont les noms fameux fleurant la Renaissance se sont transmis jusqu'à nous. Le secteur populaire, passionné, chauvin, acclamant son champion national Raymondo d'Inzeo, apportait également sa note bruyante et colorée. Un public représentatif de l'Italie 1953, une démocratie qui monte, une aristocratie qui se maintient...

Sur la Piazza, toutefois, les préoccupations immédiates étaient d'un autre ordre. Qui gagnerait le Prix des Nations ? Car les sports équestres ont aussi leur Grand Prix... à Rome. Il s'est trouvé que l'équipe transalpine, déjà première l'année dernière, l'enleva cette fois encore d'une foulée magistrale. Raymondo d'Inzeo, « enfant chéri » de la victoire, challenger n° 1 de son team, aligna coup sur coup deux parcours sans faute. Disons qu'il évita de justesse les honneurs du triomphe à sa descente de cheval. Les Allemands sont seconds. M. Winckler, l'as germanique, renouvela la belle performance de Raymondo. Ses chevaux « se promènent » sur 1 m. 80, avec un excédent de puissance dont ils disposent au bon moment. L'équipe française, MM. d'Oriola, de Couët, Lefrant et M^lle José Bonnaud, sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaillé, encore toute frémissante de ses succès de Nice, se classa troisième, pour une fois.

Mais les juniors firent monter nos trois couleurs au mat olympique, rétablissant notre prestige hippique. En obstacles, la valeur n'attend pas le nombre des années...

TRE-HARDY

POUR LES ÉLEVEURS DE CHEVAUX

CET aspirateur d'un nouveau genre, récemment présenté à la Foire de Hanovre, coûte près de 20.000 francs. Mais nombre d'éleveurs français envieront peut-être aux Allemands ce procédé relativement peu fatigant de conserver aux chevaux la propreté de leur robe.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

...AU 44e CONCOURS LÉPINE

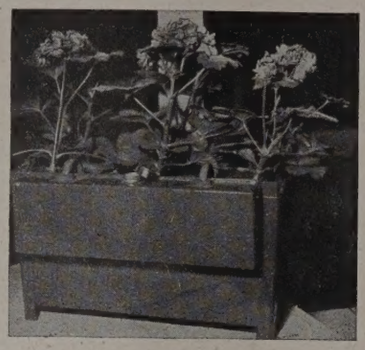
Au Salon des sports et du camping a succédé, sur les quais de la Seine, le 44e concours Lépine.

La traditionnelle manifestation a connu un succès de public plus large encore qu'à l'habitude puisque, bien loin de souffrir de la concurrence de la Foire de Paris, elle a bénéficié de la venue dans la capitale de nombreux provinciaux et étrangers.

ARROSAGE AUTOMATIQUE

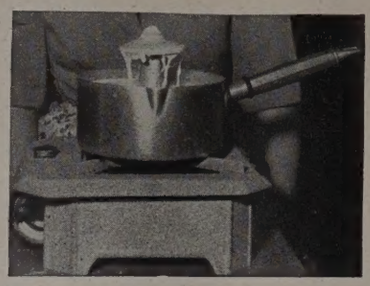
UN premier succès aura marqué cette année le Salon des Petits Inventeurs... plusieurs jours avant son inauguration par le préfet de police. L'un des exposants s'est en effet vu offrir l'acquisition de son brevet alors que son invention ne figurait encore que sur la liste soumise au jury du concours.

Il s'agit d'un petit appareil qui fera, sans nul doute, longue carrière. Composé d'un réservoir métallique et d'un tube capillaire, il assure l'arrosage des pots et des caisses à fleurs pendant une période allant de huit jours à un mois. L'ensemble s'accroche au rebord du pot. Il suffit de « faire le plein » avant de partir en vacances pour trouver, au retour, une moisson de fleurs.



DÉCORTIQUEUR DE CREVETTES

CE minuscule instrument a retenu l'attention de bien des ménagères. Grâce à un ingénieux découpage de deux plaquettes d'aluminium reliées par une charnière à ressort, le décortiquage des crevettes s'effectue quasi automatiquement. « Placez la crevette dans le trou carré, baissez le plateau, donnez un coup sec, tirez sur la queue de la crevette, la chair suivra »... dit le mode d'emploi.



ANTI-MONTE-LAIT

IL s'agissait d'appliquer à la cuisson du lait le principe de la lessiveuse. Un appareil très simple, comprenant une colonne montante et un plateau en forme de parapluie, fait office de « champignon » dans la casserole.

Le lait retombe « en pluie dans le récipient, sans jamais pouvoir déborder ».

HÉLICOPTÈRE EXPÉRIMENTAL

COMME chaque année, le concours Lépine présente une « machine à voler », Celle-ci est du type classique : hélicoptère individuel à deux pales et deux moteurs, assemblage en tubes métalliques et siège de pilotage réduit à sa plus simple expression.

DE LA FOURCHETTE A SPAGHETTIS AU COUVRE-LIVRE LUMINEUX

LA première comporte — on s'en doutait un peu — un manche tournant. L'opération consiste à manœuvrer délicatement une virole pour obtenir l'enroulement des spaghettis sur les dents de la fourchette.

Le second assemble un protège-livre rigide et une lampe électrique fonctionnant sur pile.

Claude THOMAS.

AVIS FINANCIER

UN EMPRUNT
à l'abri
DES FLUCTUATIONS ÉCONOMIQUES

BONS à 3 - 6 - 9 ans
de 10.000 francs émis au pair garantis par l'Etat

Intérêt progressif
5,75 % et 6 %

Capital indexé
sur le prix de gros du charbon

Remboursement anticipé au gré du porteur en 1956 et 1959

CHARBONNAGES DE FRANCE

SOUSCRIVEZ pour achever l'équipement de nos mines.

TOURISME ET VILLÉGIATURES

ENVIRONS DE PARIS

L'ÉTANG-LA-VILLE (S.-O.)
LA CHEVRIÈRE 30 min. St-Lazare
HOTEL-RESTAURANT-THÉ
Tout confort. Gd parc. Tél. 96
Délicieux séjour en forêt.

MENNECY (S.-et-O.)
LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies
de l'Eté - Son Site - Sa Piscine - Sa Plage.

OCÉAN

BIARRITZ (B.-P.)
BIARRITZ CARLTON
Rénové
Terrasse sur mer
170 chambres — 100 bains
Prix spéciaux
JUIN-JUILLET

MANCHE

HONFLEUR (Calvados)
LA ROCHE-VASOUY
Hôtel-Restaurant ***
dominant mer. Forêt. Tennis.
A. Chapuy, Dr Pre. T. Honfleur 26

BELGIQUE

SPA (Ardennes belges)
Ville d'Eaux - Cœur - Rhumatismes
60 hôtels et pensions - Casino - Tous sports.
Renseignements gratuits : SYNDICAT D'INITIATIVE.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

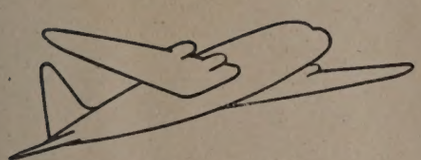
" TOURISTES ...

.. QUI VISITEREZ LA CORSE

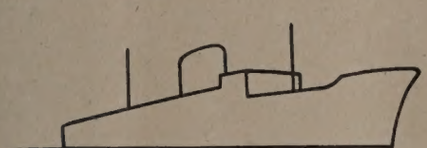
PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

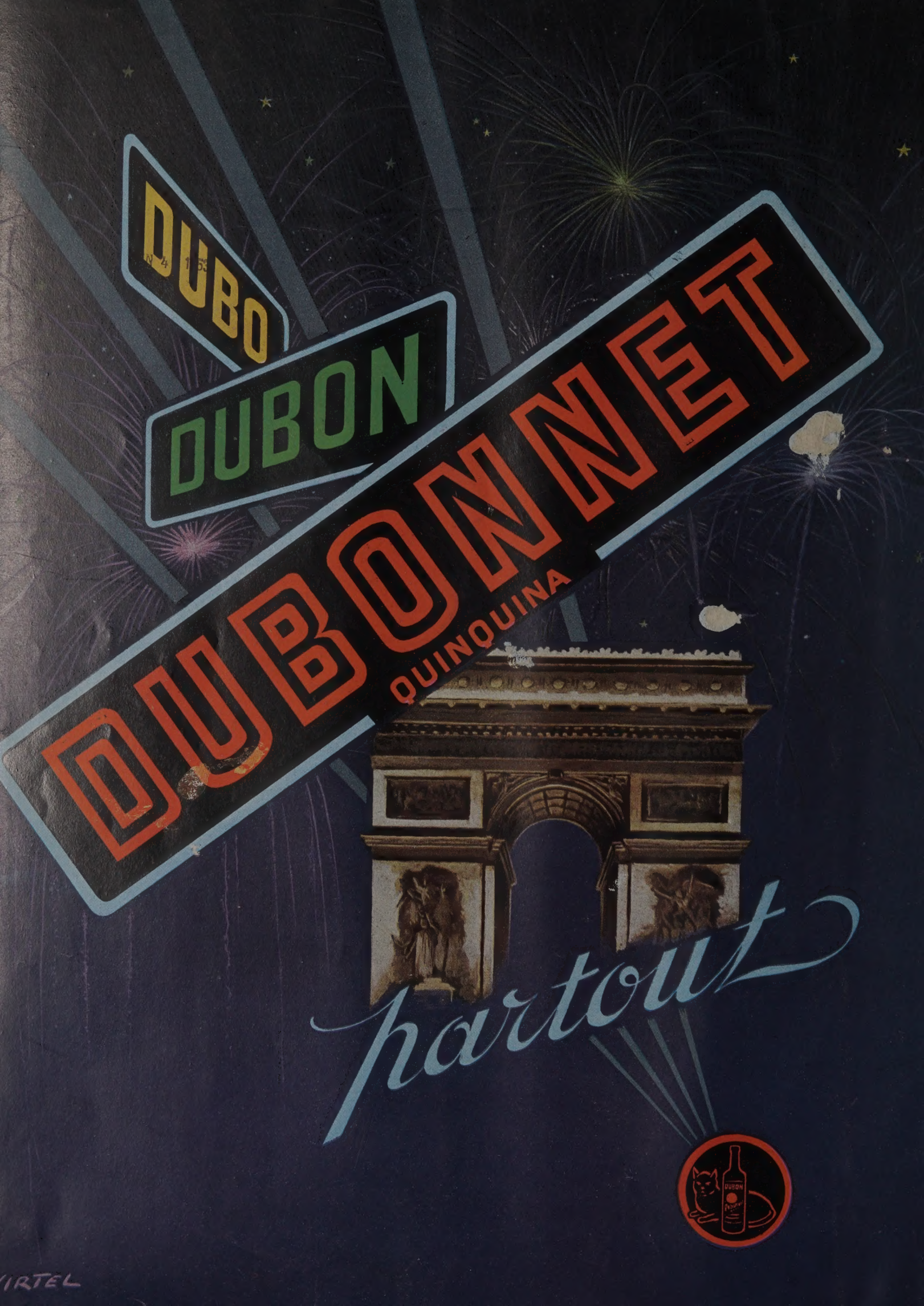
DE LA **CORSE** ★

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL


DUBO
DUBON
DUBONNET
QUINQUINA
partout
DUBON